

Quand des imaginaires sociolinguistiques se croisent. La rencontre symbolique des
mondes anglophone et francophone dans trois romans de Jacques Poulin

Michael G. DeWeese-Frank

Mémoire
présenté
au
Département d'Études françaises

comme exigence partielle au grade de
Maîtrise ès Arts (Littératures francophones et résonances médiatiques)
Université Concordia
Montréal, Québec, Canada
Décembre 2013

© Michael G. DeWeese-Frank, 2013

UNIVERSITÉ CONCORDIA

École des études supérieures

Nous certifions par les présentes que le mémoire rédigé

par Michael G. DeWeese-Frank

intitulé Quand des imaginaires sociolinguistiques se croisent. La rencontre symbolique des mondes anglophone et francophone dans trois romans de Jacques Poulin

et déposé à titre d'exigence partielle en vue de l'obtention du grade de

Maîtrise ès Arts (Littératures francophones et résonances médiatiques)

est conforme aux règlements de l'Université et satisfait aux normes établies pour ce qui est de l'originalité et de la qualité.

Signé par les membres du Comité de soutenance

_____ Geneviève Sicotte _____	présidente
_____ Sylvain David _____	examineur
_____ Jane Everett _____	examinatrice
_____ Sophie Marcotte _____	codirectrice
_____ Sherry Simon _____	codirectrice

Approuvé par :

_____ Lucie Lequin _____

Directrice du département

_____ 2013 _____

_____ Joanne Locke _____

Doyenne de la Faculté

RÉSUMÉ

Quand des imaginaires sociolinguistiques se croisent. La rencontre symbolique des mondes anglophone et francophone dans trois romans de Jacques Poulin

Michael G. DeWeese-Frank

Ce mémoire de maîtrise porte sur la rencontre symbolique des imaginaires sociolinguistiques dans les trois derniers romans de Jacques Poulin : *La traduction est une histoire d'amour* (2006), *L'anglais n'est pas une langue magique* (2009) et *L'homme de la Saskatchewan* (2011). Il s'appuie principalement sur la théorie du colinguisme élaborée par Catherine Leclerc dans *Des langues en partage?* (2010). Alors que Leclerc analyse la cohabitation de l'anglais et du français dans la langue du texte, la présente étude aborde plutôt la mise en contact des imaginaires liés à ces deux langues dans l'univers romanesque du corpus poulinien. Chacun des trois romans privilégie une exploration de cette rencontre qui lui est propre, car chaque narrateur-personnage exerce un métier langagier (traductrice, lecteur sur demande et écrivain fantôme) qui influence la nature du rapport qui s'établit symboliquement entre les imaginaires anglophone et francophone. Néanmoins, les trois récits demeurent fortement interreliés, et en analysant l'ensemble du corpus primaire, on tentera enfin de tracer les contours de la vision poulinienne de la place du monde francophone en Amérique du Nord.

ABSTRACT

When sociolinguistic *imaginaires* come in contact: the symbolic meeting of Anglophone and Francophone *imaginaires* in three novels by Jacques Poulin

Michael G. DeWeese-Frank

This master's thesis focuses on the symbolic meeting of sociolinguistic *imaginaires* in Jacques Poulin's three most recent novels: *La traduction est une histoire d'amour* (2006), *L'anglais n'est pas une langue magique* (2009) and *L'homme de la Saskatchewan* (2011). It relies primarily on the theory of *colinguisme* developed by Catherine Leclerc in her work, *Des langues en partage?* (2010). While Leclerc analyzes the coexistence of English and French on a textual level, the present study instead addresses the *imaginaires* related to these two languages as they come in contact in the fictional universe of the Poulinian corpus. Each of the three novels favors its own unique exploration of this symbolic meeting because the nature of the relationship that is established between the anglophone and francophone *imaginaires* is heavily influenced by each character-narrator's profession (translator, professional reader and ghost writer). Nevertheless, all three narratives are interrelated, and analyzing the primary corpus in its entirety, we will attempt to outline the Poulinian vision of the place of the Francophone world in North America.

REMERCIEMENTS

À toutes et à tous qui ont contribué à mon développement intellectuel et personnel pendant cette aventure...

* * *

Je dois mes premiers remerciements à mes directrices de mémoire, Sophie Marcotte et Sherry Simon. Je leur suis profondément reconnaissant de l'aide et de l'encouragement qu'elles m'ont apportés au cours de la recherche, de l'élaboration et de la rédaction de ce travail. Pour leurs lectures attentives, leurs commentaires perspicaces et tous leurs excellents conseils, je les remercie chaleureusement.

J'aimerais également remercier le Département d'Études françaises de l'Université Concordia. Merci à Sylvain David, directeur de la Maîtrise en littératures francophones et résonances médiatiques, et à Geneviève Sicotte, directrice du programme pendant ma première année. Merci à tous mes professeurs, surtout Mesdames Marcotte, Sicotte et Simon, ainsi que Lucie Lequin, professeure du Séminaire avancé en littérature québécoise. C'est dans son cours que j'ai découvert cette littérature et que je me suis intéressé pour la première fois à l'œuvre de Jacques Poulin.

Hors du milieu universitaire, je remercie mes professeures privées de français langue étrangère (FLE), Marie-Lyne Rousse et Émilie Savoie. En plus d'avoir contribué à l'amélioration de ma connaissance du français en général, elles m'ont expliqué certaines particularités de la langue populaire du Québec. Grâce à elles, je me suis senti plus à l'aise dans ma nouvelle vie à Montréal.

Mes remerciements vont aussi à ma famille et à mes amis, à Montréal et ailleurs, pour tout leur support moral. Je les remercie toutes et tous de m'avoir encouragé, chacun à leur façon.

Enfin, je voudrais adresser un merci tout spécial à Jill, la femme de ma vie. Pour son amour inépuisable et sa patience infinie... Pour avoir toujours cru en moi et m'avoir toujours appuyé... je la remercie de tout mon cœur.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES ABRÉVIATIONS	viii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
<i>L'inégalité, l'intranquillité et l'imaginaire</i>	7
1. <i>Des langues en partage?</i> – une histoire de hiérarchisation	8
2. La Francophonie nord-américaine – une histoire dichotomique	10
3. L'imaginaire – une histoire de diagrammes de Venn	13
CHAPITRE II	
<i>Hybridité harmonieuse : La traduction est une histoire d'amour</i>	19
1. La traduction – un travail hybride	22
2. Une histoire d'amour allégorique	24
3. La traductrice « métisse »	34
CHAPITRE III	
<i>Refrancisation identitaire : L'anglais n'est pas une langue magique</i>	39
1. La lecture – un travail d'interprétation	42
2. Le lecteur déçu	44
3. Une relecture « refrancisante »	50
CHAPITRE IV	
<i>Refrancisation communautaire : L'homme de la Saskatchewan</i>	56
1. L'écriture (fantôme) – un travail de métissage	58
2. Un gardien de but « refrancisant »	59
3. L'écrivain « métissé »	65
CONCLUSION	73
BIBLIOGRAPHIE	84
ANNEXE – références intertextuelles du corpus primaire	94

LISTE DES ABRÉVIATIONS

Volkswagen Blues (VB)

La traduction est une histoire d'amour (*La traduction*/THA)

L'anglais n'est pas une langue magique (*L'anglais*/ALM)

L'homme de la Saskatchewan (*L'homme*/HS)

INTRODUCTION

Le monde contemporain se définit de plus en plus par le plurilinguisme. Le poète, écrivain et critique martiniquais Édouard Glissant souligne ce phénomène : « ce qui caractérise notre temps, c'est ce que j'appelle l'imaginaire des langues [...] [-] la présence de toutes les langues du monde [...] ». ¹ » Dans *The Handbook of Bilingualism*, Tej K. Bhatia et William C. Ritchie évoquent quant à eux plusieurs statistiques qui montrent à quel point notre monde est plurilingue ². Ils estiment que « far from being exceptional, as many lay people believe, bilingualism/multilingualism [...] is currently the rule throughout the world and will become increasingly so in the future. ³ » Ils ajoutent par la suite que le multiculturalisme va souvent de pair avec le plurilinguisme ⁴. Dans la préface et l'introduction au *Trafic des langues*, Sherry Simon insiste elle aussi sur le caractère multiculturel du monde contemporain : l'hybridité, l'altérité et « les phénomènes de croisement et d'interpénétration culturels » qui se manifestent dans les « zones de contact entre cultures [...] ». ⁵ » Le présent mémoire de maîtrise explore ces enjeux dans un contexte littéraire. Il est consacré à un corpus de

¹ Lise Gauvin (1992), « L'imaginaire des langues : entretien avec Édouard Glissant », *Études françaises*, vol. 28, n° 2-3, p. 12.

² « Bilingualism – more generally, multilingualism – is a major fact of life in the world today. To begin with, the world's estimated 5,000 languages are spoken in the world's 200 sovereign states (or 25 languages per state), so that communication among the citizens of many of the world's countries clearly requires extensive bi- (if not multi-)lingualism. In fact, David Crystal (1997) estimates that two-thirds of the world's children grow up in a bilingual environment. » (Tej K. Bhatia et William C. Ritchie (dir.) (2004), *The Handbook of Bilingualism*, Malden, Blackwell Publishing, p. 1) Voir aussi : David Crystal (1997), *English as a Global Language*, New York, Cambridge University Press, 150 p.

³ Tej K. Bhatia et William C. Ritchie (dir.) (2004), *op. cit.*

⁴ *Ibid.*

⁵ Sherry Simon (1994), « Préface et remerciements », *Le trafic des langues. Traduction et culture dans la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, p. 9-13; Sherry Simon (1994), « Introduction. La traduction inachevée », *op. cit.*, p. 15-33.

romans de Jacques Poulin qui abordent principalement l'espace sociolinguistique⁶ de l'Amérique du Nord, du Canada et du Québec. Il est certain que ces espaces se composent de nombreuses communautés culturelles et linguistiques, mais, nous les considérons surtout ici comme étant des zones de contacts entre les communautés anglo- et franco-nord-américaine⁷. Dans cette optique, l'anglais et le français se croisent et les imaginaires sociolinguistiques liés à ces deux langues se rencontrent, voire interagissent l'un avec l'autre, dans les espaces nord-américains qui nous concernent, et la littérature franco-canadienne et québécoise, plus précisément l'œuvre de Poulin dans le cas qui nous intéresse, en est aussi fortement marquée. Édouard Glissant écrit que « [l'écrivain d'aujourd'hui] tient compte, qu'il le sache ou non, de l'existence de ces langues autour de lui dans son processus d'écriture.⁸ » Il insiste par la suite sur le fait qu'« [o]n ne peut plus écrire une langue de manière monolingue.⁹ » Ainsi, même si l'œuvre de Poulin est écrite presque exclusivement en français, nous pouvons quand même dire que la présence de l'anglais et surtout de l'imaginaire anglophone y demeurent des éléments importants.

* * *

La dimension pluriculturelle de l'œuvre de Poulin a déjà été soulignée par la critique. Les études pouliniennes s'intéressent surtout aux enjeux pluriculturels liés

⁶ Dans la présente étude, le mot *sociolinguistique* est employé comme un adjectif qui signifie « ce qui a un rapport à la société et à la langue »; il ne concerne pas la branche de la science linguistique du même nom, et notre mémoire n'est qu'indirectement lié à ce domaine d'études.

⁷ Bien que l'Amérique du Nord puisse être vue globalement comme étant une zone de contacts sociolinguistique constituée de *trois* langues principales (l'anglais, l'espagnol et le français), ayant actuellement et historiquement moins de rapports avec la communauté hispanophone qu'avec les deux autres communautés sociolinguistiques, le Canada et le Québec se définissent surtout par la proximité géographique et culturelle entre les communautés anglophone et francophone.

⁸ Lise Gauvin (1992), *op. cit.*

⁹ *Ibid.*

à l'intertextualité¹⁰, à l'américanité¹¹ ou à la quête identitaire¹². D'ailleurs, la critique s'est souvent penchée sur *Volkswagen Blues*¹³ (généralement considéré comme le roman le plus important de l'œuvre de Poulin), qui est fréquemment interprété comme « le grand roman de l'Amérique.¹⁴ » Dans un entretien qu'il a accordé au sujet de ce roman, l'auteur admet qu'il y a proposé « une histoire qui parlait de la situation du Québec en Amérique » et que les personnages « cherchent [...] quelle est la place que

¹⁰ Victor Bernovsky (2012), « La présence intertextuelle d'Ernest Hemingway dans trois romans de Jacques Poulin », Mémoire de maîtrise, Vancouver, Université de la Colombie-Britannique, 129 p; Lise Gauvin (2007), « Le palimpseste poulinien : réécritures, emprunts, autotextualités », *Romanica silesiana*, n° 2, p. 190-203; Martel Kareen (2006), « L'intratextualité dans *Les yeux bleus de Mistassini* de Jacques Poulin », Mémoire de maîtrise, Ottawa, Université d'Ottawa, 100 p; André Lamontagne (2004), « Ces livres qui voyagent : *La tournée d'automne* de Jacques Poulin », dans *Le roman québécois contemporain : les voix sous les mots*, Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », p. 211-260; Jean-Pierre Lapointe (1989), « Sur la piste américaine. Le statut des références littéraires dans l'œuvre de Jacques Poulin », *Voix et Images*, vol. 15, n° 1, p. 15-27; Anne Marie Miraglia (1989), « Lecture, Écriture et Intertextualité dans *Volkswagen Blues* », *Voix et Images*, vol. 15, n° 1, p. 51-57; Anne Marie Miraglia (1993), *op. cit.*; Jean Morency (2007), « La figure de Gabrielle Roy chez Jacques Poulin et Michel Tremblay », *Canadian Literature*, n° 192 (printemps), p. 97-109.

¹¹ Jean-François Chassay (1991), « Reflet des États-Unis dans le roman québécois. Une version de l'Amérique », *Urgences*, n° 34, décembre, p. 7-19; Jean-François Chassay (1994), « Topographies américaines », *Voix et Images*, vol. 19, n° 2, p. 416-420; Roger Hyman (1999), « Writing Against Knowing, Writing Against Certainty; Or What's Really Under the Veranda in Jacques Poulin's *Volkswagen Blues* », *Revue d'études canadiennes*, vol. 34, n° 3, p. 106-133; Jean-Pierre Lapointe (1989), *op. cit.*; Laurent Mailhot (1989), « *Volkswagen Blues*, de Jacques Poulin, et autres "histoires américaines" du Québec », *Œuvres et Critiques*, vol. 14, n° 1, p. 19-28; Anne Marie Miraglia (1991), « L'Amérique et l'américanité chez Jacques Poulin », *Urgences*, n° 34, p. 34-45; Anne Marie Miraglia (1993), *op. cit.*; Jean Morency (1991), « Jacques Poulin et Lise Tremblay : Québec, l'Amérique, la douceur... », *Nuit blanche, le magazine du livre*, n° 45, p. 44-45; Jean Morency (1994), *op. cit.*; Jean Morency (2004), « L'américanité et l'américanisation du roman québécois. Réflexions conceptuelles et perspectives littéraires », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 7, n° 2, p. 31-58; Jean Morency (2008), « Dérives spatiales et mouvances langagières. Les romans contemporains et l'Amérique canadienne-française », *Francophonies d'Amérique*, n° 26, p. 27-39; Jonathan M. Weiss (1985), « Une lecture américaine de *Volkswagen Blues* », *Études françaises*, vol. 21, n° 3, p. 89-96.

¹² Pierre L'Hérault (1989), « *Volkswagen Blues* : traverser les identités », *Voix et Images*, vol. 15, n° 1, p. 28-42; André Lamontagne (2004), *op. cit.*; Jean-Marc Lemelin (1993), « Quatre pistes de lecture de *Volkswagen Blues* », *Moebius : Écritures/Littérature*, n° 57, p. 101-116; Ana Maria Lisboa de Mello (2007), « Rencontres des imaginaires littéraires brésilien et canadien. Errances et quêtes identitaires chez Jacques Poulin et Milton Hatoum », *Interfaces Brasil/Canadá*, n° 7, p. 33-46; Anne Marie Miraglia (1993), *op. cit.*; Nancy Pedri (2008), « Cartographic Explorations of Self in Michael Ondaatje's *Running in the Family* and Jacques Poulin's *Volkswagen Blues* », *Revue internationale d'études canadienne*, n° 38, p. 41-60.

¹³ Jacques Poulin (1998 [1984]), *Volkswagen Blues*, Montréal, Leméac, coll. « Babel », 330 p. (Désormais les renvois à ce roman dans les références bibliographiques seront désignés par l'acronyme VB.)

¹⁴ Jean Morency (1994), *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique : de Washington Irving à Jacques Poulin*, Québec, Nuit blanche, coll. « Terre américaine », p. 213.

la “conscience française” occupe en Amérique [...]»¹⁵ » De tous les autres romans de Poulin, ses trois derniers (*La traduction est une histoire d’amour*¹⁶, *L’anglais n’est pas une langue magique*¹⁷ et *L’homme de la Saskatchewan*¹⁸) semblent être ceux qui entretiennent les liens de parenté les plus étroits avec *Volkswagen Blues*. La plupart des romans pouliniens mettent en œuvre des noms, des métiers, des enjeux et des thèmes semblables, voire identiques quelquefois, mais ce sont exclusivement *Volkswagen Blues* et *La traduction*, *L’anglais* et *L’homme* qui forment un tout et qui peuvent être lus comme une seule et même histoire¹⁹. En outre, plus que les autres romans de Poulin, ses trois derniers semblent poursuivre l’exploration de la place de l’imaginaire

¹⁵ François Vasseur et Michelle Roy (1984), « Voyage à travers l’Amérique : entrevue avec Jacques Poulin », *Nuit blanche, le magazine du livre*, n° 14, p. 50.

¹⁶ Jacques Poulin (2006), *La traduction est une histoire d’amour*, Montréal, Leméac, 144 p. (Désormais la plupart des renvois à ce roman seront désignés par *La traduction* ou, dans les références bibliographiques, par l’acronyme THA.)

¹⁷ Jacques Poulin (2009), *L’anglais n’est pas une langue magique*, Montréal, Leméac, 160 p. (Désormais la plupart des renvois à ce roman seront désignés par *L’anglais* ou, dans les références bibliographiques, par l’acronyme ALM.)

¹⁸ Jacques Poulin (2011), *L’homme de la Saskatchewan*, Montréal, Leméac, 128 p. (Désormais la plupart des renvois à ce roman seront désignés par *L’homme* ou, dans les références bibliographiques, par l’acronyme HS.)

¹⁹ Il y a de nombreux points de convergence entre les trois derniers romans de Poulin et l’histoire qui se déroule dans *Volkswagen Blues*. Par exemple, dans *La traduction est une histoire d’amour*, nous apprenons que la narratrice, Marine, veut traduire un roman qui ressemble à *Volkswagen Blues* : « j’ai lu, à l’endos, qu’il était question de la Piste de l’Oregon. C’est à ce moment précis que l’idée m’est venue de traduire monsieur Waterman en anglais. » (THA, p. 19) Dans *La traduction*, la traductrice développe une relation avec cet auteur, Jack Waterman, le même personnage-auteur qui est au centre de *Volkswagen Blues* : « Quant à l’écrivain, son pseudonyme était Jack Waterman. » (VB, p. 42) Du côté de *L’anglais n’est pas une langue magique* et *L’homme de la Saskatchewan*, le narrateur, Francis, révèle qu’il est le frère de Jack Waterman, et il fait mention de leur frère Théo dans *L’anglais* : « Si l’on excepte mon frère Théo, dont nous étions sans nouvelles depuis longtemps, la famille comprenait trois enfants : Jack, ma petite sœur et moi-même. » (ALM, p. 15) Théo est le même personnage-frère que Jack essaie de retrouver dans *Volkswagen Blues* : « – Je cherche mon frère [...]. C’était mon plus grand chum autrefois. Je me suis demandé pourquoi il ne donnait plus de ses nouvelles [...]. » (VB, p. 10, 12) Dans *L’homme de la Saskatchewan*, la Grande Sauterelle, l’autre personnage principal de *Volkswagen Blues* outre Jack Waterman, réapparaît : « Pas de doute, c’était la Métisse que mon frère avait prise en stop et avec laquelle il avait traversé l’Amérique en suivant la célèbre Piste de l’Oregon. [...] – On m’appelle la Grande Sauterelle. » (HS, p. 18-19) En fait, dans *L’homme*, la Grande Sauterelle a toujours le minibus Volkswagen que Jack lui a donné à la fin de *Volkswagen Blues* : « Elle était très contente que Jack eût décidé de lui laisser le Volkswagen. » (VB, p. 317) « Jack a pris un avion pour Québec [...]. Il avait hâte de commencer la rédaction de son histoire. Moi, je suis restée à San Francisco avec le Volks. » (HS, p. 21)

francophone en Amérique du Nord. C'est pourquoi ils constituent le corpus primaire de la présente étude²⁰.

Les trois textes du corpus seront abordés de manière successive; nous analyserons la rencontre symbolique entre les mondes anglophone et francophone qui en marque l'imaginaire romanesque. Ce faisant, nous accumulerons des indices qui nous permettront de répondre aux questions suivantes :

— Quel rapport s'établit-il entre les imaginaires sociolinguistiques dans les trois derniers romans de Jacques Poulin? Comment les personnages des trois textes influencent-ils la nature de ce rapport?

— Qu'est-ce qui est commun aux trois récits par rapport au traitement qui est réservé aux contacts sociolinguistiques? À quel égard ce traitement se module-t-il d'un roman à l'autre?

— Comment les trois récits et leur traitement de la problématique sont-ils interreliés? Quelle vision l'imaginaire romanesque du corpus primaire propose-t-il de la place du monde francophone au Québec, au Canada et en Amérique du Nord?

* * *

Le premier chapitre sera consacré à l'élaboration du cadre théorique qui soutendra l'analyse des romans de Poulin. L'ouvrage qui sert de base à l'étude proposée dans ce mémoire explore le partage des langues anglaise et française dans la littérature contemporaine. Il s'agit *Des langues en partage?* de Catherine Leclerc²¹. Nous examinerons les principes fondamentaux développés dans cet ouvrage et nous appuierons sur les prémisses qui nous permettront de pousser plus loin notre

²⁰ *Volkswagen Blues* étant alors notre corpus secondaire.

²¹ Catherine Leclerc (2010), *op. cit.*

questionnement du corpus primaire sur les imaginaires sociolinguistiques. Ensuite, nous insisterons sur différents enjeux qui établissent un lien entre l'état minoritaire des Francophones en Amérique du Nord et l'œuvre poulinienne. Finalement, nous définirons certains concepts liés à la notion d'imaginaire.

Les chapitres suivants proposeront une analyse du corpus primaire : *La traduction est une histoire d'amour* sera abordé au chapitre II, puis *L'anglais n'est pas une langue magique* au chapitre III, et *L'homme de la Saskatchewan* au chapitre IV.

La conclusion proposera une synthèse des trois analyses réalisées et une comparaison approfondie de leur exploration de la problématique. Par la suite, nous reviendrons sur la thématique principale du corpus étudié. À partir de cette réflexion, nous soulignerons la vision de la place du français et de l'« Autre » en Amérique du Nord, surtout en ce qui concerne spécifiquement le Québec, qui s'articule dans l'imaginaire romanesque du corpus. Nous terminerons en énonçant plusieurs pistes d'analyse qui s'inscriraient dans le prolongement de l'étude proposée dans ce mémoire de maîtrise.

CHAPITRE I

L'inégalité, l'intranquillité²² et l'imaginaire

Compte tenu du phénomène de plurilinguisme mondial (dont il a été question dans l'introduction), si on reconnaissait qu'il existe une forte corrélation entre la littérature et la société de laquelle elle est issue, on imaginerait que des enjeux du plurilinguisme se manifesteraient de manière récurrente dans la littérature contemporaine. Mais cela n'est pas le cas; il reste une profonde disparité entre le plurilinguisme mondial et le plurilinguisme littéraire – les œuvres écrites dans plus d'une langue demeurant rares. De plus, si une œuvre dite plurilingue paraît, elle est généralement classée selon la langue qui prédomine dans le texte²³. Au sujet de la « convention d'unilinguisme » littéraire, Catherine Leclerc souligne que « [l]e partage des langues qui s'effectue dans les textes plurilingues procède à une stricte hiérarchisation.²⁴ » Dans son ouvrage *Des langues en partage?*, elle observe ce phénomène dans un corpus primaire où l'anglais et le français se partagent l'espace textuel²⁵.

²² Ce terme est emprunté à Lise Gauvin (1997), *L'écrivain francophone à la croisée des langues. Entretiens*, Paris, Karthala, p. 10.

²³ Pour donner un exemple de ce phénomène, en faisant un tour d'horizon des théories du plurilinguisme dans *Des langues en partage?*, Catherine Leclerc parle de l'« intense plurilinguisme » dans *Finnegans Wake* de James Joyce, puis elle cite Rainier Grutman : « Malgré l'intrépidité de ses expérimentations plurilingues, *Finnegans Wake* continue d'appartenir à une littérature dite d'expression anglaise et d'accueillir un lectorat anglophone possiblement unilingue. » (Catherine Leclerc (2010), *Des langues en partage? Cohabitation du français et de l'anglais en littérature contemporaine*, Montréal, XYZ, coll. « Théorie et littérature », p. 27) Voir aussi : Rainier Grutman (1990), « Le bilinguisme littéraire comme relation intersystémique », *Revue canadienne de littérature comparée*, vol. 17, n^{os} 3-4, septembre-décembre, p. 205.

²⁴ Catherine Leclerc (2010), *op. cit.*, p. 26.

²⁵ Le corpus primaire de Leclerc est composé de Jean Babineau (1993), *Bloupe*, Moncton, Perce-Neige, 199 p; Christine Brooke-Rose (1968), *Between*, Londres, Michael Joseph, 181 p; Patrice Desbiens (1997 [1981]), « L'homme invisible/The Invisible Man », dans *L'homme invisible/The Invisible Man* suivi de *Les cascadeurs de l'amour*, Sudbury, Prise de parole, coll. « Récits », 186 p; Robert Majzels (1992), *Hellman's Scrapbook*, Dunvegan, Cormorant Books, 449 p; Gail Scott (1999 [1987]), *Heroine*, Burnaby, Talonbooks, 182 p.

1. *Des langues en partage? – une histoire de hiérarchisation*

Au début de son étude, Leclerc emprunte l'expression « langue tutélaire » à Simon Harel pour désigner la langue « qui prend en charge les autres²⁶ », mais elle considère par la suite la possibilité d'un « colinguisme » littéraire²⁷ : « un plurilinguisme qui défie les hiérarchisations conventionnelles et opère un véritable partage des langues²⁸. [...] [L]a cohabitation équitable de plusieurs langues dans un même texte.²⁹ » Employant sa théorie du colinguisme « comme outil d'analyse³⁰ » afin d'étudier son corpus, Leclerc tente de répondre aux questions suivantes : « Peut-on imaginer un texte littéraire qui procède à un véritable partage des langues? Un texte en prose qui, pour relater un récit, mette plusieurs langues (ici l'anglais et le français) à contribution [...]?³¹ » En fin de compte, elle trouve que le partage des langues ne se réalise jamais de manière égale et que « la cohabitation des langues [...] n'ébranle que modérément la notion de langue tutélaire.³² » En fait, poursuit-elle, « la langue du texte résiste à l'implantation d'un partage équitable entre les langues.³³ » Elle en conclut que l'idée du colinguisme qui « [se fait] créateur d'égalité et de réciprocité entre les langues

²⁶ Voir la note numéro 11 de Catherine Leclerc (2010), *op. cit.*, p. 26. Voir aussi : Simon Harel (1989), *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Longueuil, Préambule, coll. « L'univers du discours », 309 p.

²⁷ Leclerc emprunte le terme *colinguisme* à Renée Balibar, et elle souligne que Lise Gauvin a également employé ce terme. Mais Leclerc différencie sa conception du colinguisme de celles de Balibar et de Gauvin (Catherine Leclerc (2010), *op. cit.*, p. 63-74). Voir aussi : Renée Balibar (1993), *Le colinguisme*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 128 p; Lise Gauvin (1993), « Une surconscience opérante. Les stratégies textuelles des années 80 », *Discours social*, vol. 5, n^{os} 3-4 (été-automne), p. 139-157; Lise Gauvin (2000), *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 254 p.

²⁸ Catherine Leclerc (2010), *op. cit.*, p. 27.

²⁹ *Ibid.*, p. 73.

³⁰ *Ibid.*, p. 382.

³¹ *Ibid.*, p. 33.

³² *Ibid.*, p. 379.

³³ *Ibid.*

tient sans doute de l'utopie.³⁴ » En somme, selon Leclerc, la littérature privilégie toujours une langue, soit « [en structurant] le récit³⁵ », soit « [en dénonçant] une inégalité sociale³⁶ », soit « [en limitant] des langues supplémentaires à un rôle confinant au stéréotype [...].³⁷ »

Dans le contexte de la présente étude, nous reconnaissons au départ que la dissymétrie est inévitable quand des langues sont « en partage », peu importe le contexte. Cela inclut la cohabitation des imaginaires sociolinguistiques qui est au cœur de ce mémoire³⁸. Leclerc cherche à déterminer si des langues en partage se situent « sur un pied d'égalité » dans la littérature dite plurilingue³⁹. Nous avons plutôt l'intention d'analyser la hiérarchisation des langues et des imaginaires et le niveau d'inégalité sociolinguistique qui se présentent symboliquement dans les trois récits du corpus⁴⁰.

D'ailleurs, la dissymétrie et l'inégalité donnent souvent lieu au conflit, et de les reconnaître à propos de la cohabitation des imaginaires sociolinguistiques est admettre qu'il y a également un certain antagonisme entre ces mondes dans l'univers romanesque du corpus. Ainsi, nous sommes amené à nous demander à quel point il y a un conflit ou

³⁴ Catherine Leclerc (2010), *op. cit.*, p. 388.

³⁵ « Si le colinguisme fait en sorte que plus d'une langue agisse à titre de véhicule narratif, la langue tutélaire conserve néanmoins [...] sa capacité de structurer le récit et d'ordonner les autres langues. » (*Ibid.*, p. 379)

³⁶ « L'idée de langue tutélaire y reste si imposante que l'abandon d'une telle langue devient un commentaire sur la fragilité du français [...]. L'égalité textuelle, dans ce cas, sert en partie à dénoncer une inégalité sociale. » (*Ibid.*, p. 379)

³⁷ *Ibid.*, p. 385.

³⁸ Le propos de Leclerc se consacre à l'espace matériel du texte, c'est-à-dire à la cohabitation de l'anglais et du français dans la langue du texte. Notre étude privilégiera pour sa part l'espace imaginaire, plus précisément l'imaginaire romanesque.

³⁹ *Ibid.*, p. 33.

⁴⁰ Il est certain que l'univers romanesque de Jacques Poulin favorise à sa façon la langue française et l'imaginaire francophone (étant donné que tous les textes pouliniens sont écrits presque exclusivement en français, c'est un peu évident), mais la langue anglaise et l'imaginaire anglophone demeurent néanmoins des éléments importants de l'œuvre de Poulin, et une étude comme la nôtre – qui prend en compte les deux mondes sociolinguistiques – contribuera certainement à l'avancement des études pouliniennes en ce sens.

un antagonisme dans le rapport entre les langues et les imaginaires? Et que la réponse à la première question dit-elle sur « l’imaginaire des langues⁴¹ » au Québec, au Canada et en Amérique du Nord? Puisqu’il y a de nombreuses critiques qui abordent des questions reliées à celles-ci qui se consacrent pourtant à la position minoritaire dans laquelle les Francophones se trouvent au Canada et en Amérique du Nord, un bref survol des observations portant sur ce sujet révélera des enjeux qui pourraient être utiles à notre analyse.

2. La Francophonie nord-américaine – une histoire dichotomique

Puisque la communauté anglophone représente la majorité en Amérique du Nord, il va de soi que la communauté francophone y est une minorité. Cependant, Lise Gauvin estime que lorsqu’il est question de littérature québécoise, « il est difficile de parler de “minorité” puisqu’il s’agit de la très grande majorité des francophones d’Amérique.⁴² » Dans les circonstances, au lieu de l’expression *littératures mineures* qui est souvent employée pour désigner la littérature de la Francophonie mondiale, Gauvin propose un terme qu’elle croit plus adéquat et que nous retiendrons aussi : « littératures de l’intranquillité [...] ». ⁴³ » En dehors du champ littéraire, dans un ouvrage publié par le Conseil scolaire de l’île de Montréal, *Les Francophones québécois*, Gérard Bouchard, François Rocher et Guy Rocher soulignent la même forme d’« tranquillité » au plan socioculturel : « les Canadiens français ont constitué à la fois une majorité au sein du Québec et une minorité au Canada. Ce dernier statut a

⁴¹ Ce terme est emprunté à Édouard Glissant. Rappelons qu’il affirme que « ce qui caractérise notre temps, c’est ce que j’appelle l’imaginaire des langues, [...] la présence de toutes les langues du monde [...] » (Lise Gauvin (1992), « L’imaginaire des langues : entretien avec Édouard Glissant », *Études françaises*, vol. 28, n° 2-3, p. 12)

⁴² Lise Gauvin (1997), *L’écrivain francophone à la croisée des langues. Entretiens*, Paris, Karthala, p. 7.

⁴³ *Ibid.*, p. 10.

toujours suscité chez la plupart d'entre eux une inquiétude pour leur survie culturelle.⁴⁴ »
« Dans des conditions souvent très difficiles, poursuivent-ils, et au gré de luttes constantes, le Québec est parvenu à perpétuer sa culture francophone dans une Amérique anglophone.⁴⁵ »

D'ailleurs, Bouchard écrit qu'« [à] partir d'un héritage français, la culture québécoise s'est depuis longtemps nourrie d'inventions et d'apports très variés qui ont constitué son américanité [...].⁴⁶ » En fait, cette dernière notion suscite l'intérêt de la critique depuis une vingtaine d'années. Au sujet des langues, des littératures et de leur appartenance au continent américain, Jean Morency propose qu'il existe un « modèle [...] relié au mythe [...] dans l'imaginaire collectif [...] qui caractériserait toute l'expérience américaine [...].⁴⁷ » Pourtant, Morency réfute les propos de critiques comme Joseph-Yvon Thériault qui estiment que l'américanité « “[...] s'affirme au départ comme l'idéologie anti-canadienne-française par excellence.”⁴⁸ » Au contraire, Morency analyse *Chat sauvage*⁴⁹ de Poulin comme un exemple de la « synthèse de la présence américaine » afin d'illustrer que cette notion « [ne se situe pas] dans

⁴⁴ Gérard Bouchard, François Rocher et Guy Rocher (1991), *Les Francophones québécois*, Montréal, Conseil scolaire de l'île de Montréal, p. 23.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 26. Dans un autre ouvrage, Bouchard appelle ce phénomène « le paradigme de la survivance [...] ». (Gérard Bouchard (1999a), *La nation québécoise au futur et au passé*, Montréal, VLB, coll. « Balises », p. 62)

⁴⁶ Gérard Bouchard (1999a), *op. cit.*, p. 62. On pourrait également parler ainsi de toute la communauté « franco-canadienne », voire franco-nord-américaine.

⁴⁷ Jean Morency (1994), *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique : de Washington Irving à Jacques Poulin*, Québec, Nuit blanche, coll. « Terre américaine », p. 9-10. Dans la prochaine section du présent chapitre, nous explorerons davantage la notion de l'imaginaire collectif, ainsi que, parmi d'autres repères socioculturels, les modèles et les mythes qui le constituent.

⁴⁸ Joseph-Yvon Thériault (2002), *Critique de l'américanité. Mémoire et démocratie au Québec*, Montréal, Québec Amérique, p. 24, cité dans : Jean Morency (2004), « L'américanité et l'américanisation du roman québécois. Réflexions conceptuelles et perspectives littéraires », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 7, n° 2, p. 42.

⁴⁹ Jacques Poulin (1998), *Chat sauvage*, Montréal, Leméac, 189 p.

une logique de l'exclusion [...].⁵⁰ » Il est plutôt question de contact « symbolique » entre les communautés en Amérique⁵¹. C'est justement sur cette rencontre que porte la présente étude.

* * *

Réflexion faite, les notions d'américanité et d'intranquillité révèlent une dichotomie au cœur de la Francophonie nord-américaine. D'un côté, cette dernière ressemble à bien des égards à toute autre communauté dite « américaine ». De l'autre, elle diffère nettement des autres sur le plan socioculturel et linguistique et elle cherche alors à affirmer sa singularité. Cette vision dichotomique de la communauté franco-nord-américaine pousse certains critiques à poser des questions similaires à celle formulée par Jean-François Chassay : « “Comment, face à un voisin [l'Amérique anglophone] aussi étouffant, ayant une personnalité aussi forte, le roman québécois contemporain peut-il inventer sa propre Amérique ?”⁵² »

Rappelons que les personnages de *Volkswagen Blues* « cherchent [...] quelle est la place que la “conscience française” occupe en Amérique⁵³ »; en un sens, étant partie intégrante de la « conscience française » (terme qui semble aller dans le même sens que l'idée de l'imaginaire francophone), les personnages de *Volkswagen Blues* essaient de

⁵⁰ Jean Morency (2004), *op. cit.*, p. 31, 57.

⁵¹ Morency essaie de redéfinir la distinction entre l'américanité et l'américanisation; selon lui, l'américanité est question des « confluences de nature symbolique qui caractérisent les cultures en terre d'Amérique », tandis que l'américanisation concerne les « influences exercées par la culture états-unienne, que ces influences soient négatives ou positives, subies ou voulues [...] ». (Jean Morency (2004), *op. cit.*, p. 42-43)

⁵² Jean-François Chassay (1991), « Reflet des États-Unis dans le roman québécois. Une version de l'Amérique », *Urgences*, n° 34, décembre, p. 15, cité dans : Karen Gould (1993), « Copies conformes : la réécriture québécoise d'un polar américain », *Études françaises*, vol. 29, n° 1, p. 34.

⁵³ François Vasseur et Michelle Roy (1984), « Voyage à travers l'Amérique : entrevue avec Jacques Poulin », *Nuit blanche, le magazine du livre*, n° 14, p. 50.

définir une Amérique qui leur est propre. Ce roman tente donc de répondre à la question que pose Chassay.

Nous avons aussi suggéré que les trois derniers romans de Poulin poursuivent la quête qui a été commencée avec *Volkswagen Blues*; quelle vision de l'Amérique francophone les personnages du corpus primaire proposent-ils alors? Quel rôle « l'intranquillité » joue-t-elle dans la mise en contact des imaginaires sociolinguistiques? Comment les deux mondes entrent-ils en conflit? Restent-ils dans un état conflictuel ou y a-t-il des réconciliations? Encore des questions auxquelles nous tenterons ici de répondre.

3. L'imaginaire – une histoire de diagrammes de Venn

Jusqu'ici, le mot *imaginaire* et ses dérivés ont été employés dans un sens général. Le terme a été également utilisé de façon interchangeable avec les mots *univers*, *monde* et *conscience (collective)*. Notre propos exige cependant un tour d'horizon de certains concepts liés à l'imaginaire⁵⁴ avant de passer à l'étude du corpus. Une attention

⁵⁴ Les réflexions sur ce sujet tirent principalement leurs origines de la philosophie, de la psychanalyse et de l'anthropologie (Christian Chelebourg (2000), *L'imaginaire littéraire. Des archétypes à la poétique du sujet*, Paris, Éditions Nathan, p. 5). L'évolution de l'idée de l'imaginaire est bien retracée dans l'ouvrage de Chelebourg, ainsi que dans celui de Jean-Jacques Wunenburger sur le sujet, et dans le premier chapitre du mémoire de maîtrise de Véronic Tardif (Christian Chelebourg (2000), *op. cit.*, 180 p; Jean-Jacques Wunenburger (2013 [2003]), *L'imaginaire*, 2^e éd., Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 126 p; Véronic Tardif (2005), « Le hockey dans l'imaginaire romanesque de Roch Carrier et de Jacques Poulin », Mémoire de maîtrise, Ottawa, Université d'Ottawa, p. 12-33). Notre survol des notions de l'imaginaire s'inspire particulièrement des trois textes cités ci-avant, ainsi que de plusieurs essais de Gérard Bouchard : Gérard Bouchard, François Rocher et Guy Rocher (1991), *op. cit.*, 88 p; Gérard Bouchard (1993) (dir.), *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 445 p; Gérard Bouchard et Yvan Lamonde (1995) (dir.), *Québécois et Américains : la culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Fides, 418 p; Gérard Bouchard (1999a), *op. cit.*, 160 p; Gérard Bouchard (1999b), *L'histoire comparée des collectivités neuves. Une autre perspective pour les études québécoises*, Montréal, Université McGill, 62 p; Gérard Bouchard (2000), *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde. Essai d'histoire comparée*, Montréal, Boréal, 504 p.

particulière sera portée aux notions de l'imaginaire qui s'appliquent à la littérature et à son analyse.

Bon nombre d'études révèlent la nature dichotomique de l'imaginaire. Chelebourg explique que « [l]'exploration [...] de l'imaginaire correspond [...] à une recherche des déterminations collectives et individuelles [...].⁵⁵ » Cela nous amène à désigner dorénavant les deux sphères de l'imaginaire par les adjectifs *collectif* et *individuel*⁵⁶. Ces sphères s'influencent régulièrement l'une l'autre. Dans *L'imaginaire du politique*⁵⁷, les idées de Wunenburger sur l'interaction des imaginaires sont très similaires à celles qui sont mises à l'avant-plan dans ce mémoire :

[L]a force imaginaire d'un texte est conditionnée par des surdéterminations hypertextuelles. Les énoncés [...] d'un imaginaire se voient relayés et modifiés par les références collectives (dogmes religieux, credo politiques, croyances collectives sur l'histoire, idéologies sociales, etc.) [...]. L'imaginaire d'un individu est [...] inséparable des grands symboles et mythes [...] qui modèlent ses représentations du territoire [...], de l'institution du pouvoir, des transformations sociales, etc. L'articulation entre ces deux niveaux d'imaginaire illustre donc une dialectique entre imaginaire partagé et imaginaire privé [...].⁵⁸

Autrement dit, l'imaginaire individuel d'un auteur ou d'une auteure et l'imaginaire collectif de la communauté à laquelle il ou elle appartient ou s'identifie sont fortement liés l'un à l'autre, et dans un sens, l'imaginaire romanesque d'un texte provient de l'espace du croisement des deux sphères de l'imaginaire. Ainsi, le modèle de Wunenburger ressemble à un diagramme de Venn où les imaginaires individuel et collectif se chevauchent et où l'imaginaire romanesque se manifeste par leur rencontre.

⁵⁵ Christian Chelebourg (2000), *op. cit.*, p. 5.

⁵⁶ Nous les appellerons ainsi au départ, mais nous privilégierons plutôt, par la suite, les termes *imaginaire sociolinguistique* (au lieu de la sphère collective) et *imaginaire romanesque* (au lieu de la sphère individuelle). Nous l'expliquerons davantage dans l'élaboration de notre conception de l'imaginaire. De plus, notons encore une fois que, dans un effort pour varier le lexique, nous avons choisi de toujours employer les mots *imaginaire*, *monde*, *univers* et *conscience* (celui-ci s'appliquant surtout à la sphère collective de l'imaginaire) de façon interchangeable.

⁵⁷ Jean-Jacques Wunenburger (2001), *L'imaginaire du politique*, Paris, Ellipses, 119 p.

⁵⁸ Jean-Jacques Wunenburger (2013 [2003]), *op. cit.*, p. 59.

D'ailleurs, puisque l'imaginaire individuel ne peut être pleinement connu que par l'individu lui-même⁵⁹, l'imaginaire individuel ne nous concerne pas ici, et nous n'abordons ainsi que des imaginaires romanesque et collectif dans la présente étude.

En ce qui concerne plus spécifiquement l'imaginaire collectif, Wunenburger estime que « l'imaginaire (propre à un peuple) [...] est le produit cumulatif de son histoire effective et de ses narrations mythiques rétrospectives.⁶⁰ » Des exemples de ce qu'il appelle les « références collectives⁶¹ » ont été déjà cités. À ceux de Wunenburger, nous en ajoutons d'autres que Bouchard souligne en définissant sa propre conception de l'imaginaire collectif⁶² : « la toponymie, les parlers, les contes et légendes, les danses, musiques et chansons, la culture matérielle et tous les rites de la vie quotidienne ou saisonnière, [ainsi que] les grands rituels de la naissance, du mariage et de la mort.⁶³ »

Pour ce qui est du « peuple » auquel un imaginaire collectif quelconque appartient, il peut être délimité en fonction de n'importe quelle réalité démographique. Dans le dernier chapitre de son ouvrage *L'imaginaire*, Wunenburger donne quelques exemples en explorant successivement l'imaginaire « d'un groupe social⁶⁴ », « d'un peuple⁶⁵ », « d'une époque⁶⁶ » et « d'une tradition spirituelle.⁶⁷ » Nous avons déjà

⁵⁹ C'est plutôt à travers l'imaginaire romanesque qu'il faut aborder l'imaginaire individuel.

⁶⁰ Jean-Jacques Wunenburger (2013 [2003]), *op. cit.*, p. 103.

⁶¹ Rappels qu'il s'agit « [des] dogmes religieux, [des] credo politiques, [des] croyances collectives sur l'histoire, [des] idéologies sociales », ainsi que « [des] grands symboles et mythes [...] ». » (*Ibid.*, p. 59)

⁶² Bouchard appelle ce concept « la culture non écrite [...] ». » (Gérard Bouchard (1999b), *op. cit.*, p. 14)

⁶³ *Ibid.*, p. 14-15.

⁶⁴ Jean-Jacques Wunenburger (2013 [2003]), « Imaginaires d'un groupe social : utopie et millénarisme », *op. cit.*, p. 97-103.

⁶⁵ Jean-Jacques Wunenburger (2013 [2003]), « Imaginaires d'un peuple : les Etats-Unis », *op. cit.*, p. 103-107.

souligné que notre mémoire de maîtrise procède à une délimitation de l'imaginaire collectif nord-américain, canadien et québécois selon deux des communautés sociolinguistiques qui les caractérisent (anglophone et francophone).

Avant d'approfondir le concept de l'imaginaire romanesque, nous donnerons une autre description de l'imaginaire, celle de Gérard Bouchard, qui ne diffère que légèrement de la définition décrite par Wunenburger. Chez Bouchard, les deux sphères de l'imaginaire prennent la forme de deux « modes d'appropriation symbolique.⁶⁸ » La première correspond à « la culture non écrite [l'imaginaire collectif] [qui] se manifeste dans et par » les repères socioculturels, ce que Wunenburger appelle les « références collectives » (dont il a été question ci-dessus). La deuxième « appropriation symbolique » est celle « [qui] procède par construction [l'imaginaire romanesque], selon une démarche raisonnée formalisée [l'imaginaire individuel] [...].⁶⁹ » Selon Bouchard, l'imaginaire romanesque « met en forme soi, l'autre et le territoire.⁷⁰ » Ainsi, en analysant l'univers du corpus primaire, nous demanderons comment il met en forme les protagonistes, les antagonistes et l'espace où l'action se déroule.

Abordant maintenant la notion de l'imaginaire romanesque, nous nous appuyons encore une fois sur l'ouvrage de Wunenburger où il est question de l'imaginaire des œuvres d'art en général (ce qui inclut évidemment l'œuvre littéraire). Wunenburger le définit comme :

[U]n ensemble de productions, mentales ou matérialisées dans des œuvres, à base d'images visuelles (tableau, dessin, photographie) et langagières

⁶⁶ Jean-Jacques Wunenburger (2013 [2003]), « Imaginaires d'une époque : la Renaissance et le baroque », *op. cit.*, p. 107-114.

⁶⁷ Jean-Jacques Wunenburger (2013 [2003]), « Imaginaires d'une tradition spirituelle : le gnosticisme dualiste », *op. cit.*, p. 114-117.

⁶⁸ Gérard Bouchard (1999b), *op. cit.*, p. 14.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 14-15.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 15.

(métaphore, symbole, récit), formant des ensembles cohérents et dynamiques, qui relèvent d'une fonction symbolique au sens d'un emboîtement de sens propres et figurés [...].⁷¹

Dans cet ordre d'idées, nous nous concentrerons sur l'étude de l'imaginaire comme exploration de la mise en scène des images, des analogies et de leurs « fonction[s] symbolique[s] ». Toujours selon Wunenburger : « L'imaginaire peut être décrit littéralement (thèmes, motifs, intrigues, décor), mais aussi donner lieu à des interprétations puisque les images et récits sont généralement porteurs d'un sens second indirect.⁷² » Dans l'analyse des textes, nous avons l'intention de présenter certains des principaux enjeux qui lient l'imaginaire romanesque aux imaginaires collectifs des communautés anglophone et francophone, et d'interpréter la nature de l'interaction entre ces deux mondes sociolinguistiques.

Dans la plus récente édition de *L'imaginaire* de Wunenburger (2013), à sa discussion des productions « qui relèvent d'une fonction symbolique », l'auteur ajoute que les « sens propres et figurés » qui sont « emboîtés » dans l'imaginaire des œuvres d'art « modifient ou enrichissent le réel perçu ou conçu [l'imaginaire collectif].⁷³ » Cela souligne l'influence que l'imaginaire des œuvres, l'imaginaire romanesque dans le cas qui nous concerne ici, exerce sur l'imaginaire collectif de la communauté de laquelle l'œuvre provient. Ainsi, avant de mener notre survol de la notion d'imaginaire à sa fin, il convient ici de préciser le rôle de l'imaginaire romanesque, voire de la littérature en général, dans la constitution de l'imaginaire collectif.

⁷¹ Jean-Jacques Wunenburger (2013 [2003]), *op. cit.*, p. 10.

⁷² *Ibid.*, p. 38.

⁷³ *Ibid.*, p. 10.

Au sujet de l'artiste et de l'imaginaire des œuvres (de n'importe quelle forme d'art), Wunenburger écrit :

[E]n créant pour le plaisir une autre image du monde, un autre mode de manifestation des choses, [l'artiste] modifie à la fois son monde intérieur et le monde extérieur [...]. L'imaginaire des œuvres apparaît ainsi comme un espace de réalisation, de fixation et d'expansion de la subjectivité, de ses croyances et de ses rêves. Mais par cette représentation, l'artiste objective un certain nombre d'images nouvelles, qui vont à leur tour faire partie de la subjectivité de chacun. Les œuvres d'art permettent la transmission et le partage du vécu, du sentir, du voir, et rendent ainsi possible une participation à un monde commun.⁷⁴

Si l'imaginaire romanesque est formé par la fusion des imaginaires individuel et collectif, une fois que l'œuvre littéraire est publiée, les images qu'elle véhicule font désormais partie de l'imaginaire de la communauté où le texte paraît; l'imaginaire romanesque joue ainsi un rôle important dans la formation et la transformation de la sphère collective de l'imaginaire⁷⁵. En évoquant les théories de Carl-Gustav Jung, Chelebourg remarque, pour sa part, que « [l]'œuvre d'art [...] échappe à son créateur pour s'inscrire dans le mouvement plus vaste de l'inconscient collectif.⁷⁶ » La littérature est donc à la fois un reflet de la communauté de laquelle elle provient et une participante dans la constitution de l'imaginaire de cette communauté.

En somme, l'imaginaire d'une communauté, celui des auteurs, et celui de leurs œuvres sont tous en perpétuel renouvellement, et chacun d'eux influence l'évolution des autres.

⁷⁴ Jean-Jacques Wunenburger (2013 [2003]), *op. cit.*, p. 75-76.

⁷⁵ Bien sûr, le degré d'influence qu'une œuvre peut avoir sur une communauté dépend de nombreux facteurs.

⁷⁶ Christian Chelebourg (2000), *op. cit.*, p. 29. Voir aussi : Carl-Gustav Jung (1995), *L'âme et la Vie. Textes essentiels réunis et présentés par Jolande Jacobi*, traduit de l'allemand par Roland Cahen et Yves Le Lay, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Références », 416 p.

CHAPITRE II

Hybridité harmonieuse : *La traduction est une histoire d'amour*

Dans l'introduction, il a déjà été posé que les mondes anglophone et francophone entrent symboliquement en relation dans les trois romans du corpus primaire. Or, chacun des récits illustre cette rencontre de manière singulière selon le point de vue de son narrateur-personnage. Le présent chapitre sera consacré à l'analyse du premier des trois romans : *La traduction est une histoire d'amour*.

Le traitement du rapport entre les imaginaires particulier à *La traduction* se caractérise principalement par le thème de l'hybridité. Pourtant, il faut préciser à l'avance que l'hybridité qui prédomine dans ce roman se définit surtout par son aspect socioculturel. Nous nous appuyerons ici sur une définition élaborée par Sherry Simon dans son ouvrage *Hybridité culturelle* : « Ce sont les identités et les pratiques culturelles qui se diversifient, qui ouvrent sur plusieurs univers à la fois.¹ » En outre, l'hybridité se distingue par son caractère positif qui est devenu très courant depuis la fin du XX^e siècle. Elle n'a aucun lien avec son ancien sens « péjoratif² », et l'hybridation n'est pas synonyme d'acculturation. Cette connotation quelque peu méliorative correspond bien en fait au thème principal de *La traduction*; tout au long du récit, l'hybridation de l'univers sociolinguistique de la narratrice-personnage, Marine, demeure relativement harmonieuse, c'est-à-dire sans l'élément de conflit et d'écart entre les mondes sociolinguistiques qui caractérise le rapport anglophone-francophone/anglais-français

¹ Sherry Simon (1999), *Hybridité culturelle*, Montréal, L'île de la tortue, coll. « Les Élémentaires : une encyclopédie vivante », p. 7.

² « L'hybride fut autrefois synonyme du monstrueux et du grotesque. Les formes mixtes dérangent les catégories normatives et constituent une menace à la pureté. C'est pourquoi aux XVIII^e et XIX^e siècles, l'hybride est porteur d'un sens nettement péjoratif. À la fin du XX^e siècle, l'hybride est, au contraire, largement marqué du signe positif. » (*Ibid.*)

dans les deux autres romans du corpus. Alors que ces derniers mettent l'accent sur l'imaginaire francophone, *La traduction* ne semble pas en privilégier un en particulier³.

Il faut noter également ici que l'hybridité dépasse les limites des notions de coexistence et de cohabitation. Celles-ci n'impliquent respectivement que la simultanéité d'existence et le simple fait d'être ensemble dans l'espace ou dans le temps. Elles excluent les idées de contact et de rapprochement qui sont inhérentes à l'hybridité. Symboliquement, les univers sociolinguistiques se rencontrent et se croisent, voire s'entrecroisent; ils interagissent l'un avec l'autre; enfin, ils se rejoignent, convergent et en viennent à former une sorte d'imaginaire hybride. Leur interaction symbolique se révèle surtout à travers Marine. Il sera principalement question de la signification de son identité hybride, de son rapport singulier quasi amoureux avec un écrivain, et de son métier de traductrice. Tous ces enjeux soutiennent le thème principal de l'hybridité harmonieuse, et ils seront analysés de manière approfondie dans les pages qui suivent.

* * *

La traduction est une histoire d'amour met en scène deux protagonistes principaux : Marine et monsieur Waterman. Ce dernier est le même écrivain, Jack Waterman, qui est le personnage central de *Volkswagen Blues*. Marine, par contre, ne paraît dans aucune autre œuvre précédente de Poulin. Cette jeune traductrice québécoise d'origine irlandaise tient le rôle de narratrice. Elle raconte une histoire qui

³ Il faut noter encore une fois qu'une certaine inégalité est inévitable dans n'importe quel modèle hybride. Dans une certaine mesure, l'hybridation s'appuie même sur le principe d'inégalité. Pour cette raison, ni la notion d'hybridité ni celle de l'harmonie qui la caractérise ne signifient que des rapports d'égalité s'établissent dans *La traduction est une histoire d'amour*.

semble un mélange des genres littéraires, qui se rapproche à la fois d'un récit intimiste⁴, d'un roman policier et d'une histoire d'amour. Puisque cette dernière constitue un élément central de l'analyse à venir, les détails sur la relation qui s'établit entre les personnages principaux ne seront abordés que brièvement ci-après.

Marine et monsieur Waterman se croisent par hasard au début du récit dans le cimetière de l'ancienne église St. Matthew à Québec. Même si nous avons déjà appris que Marine veut « traduire un [des livres de monsieur Waterman], celui qui parlait de la Piste de l'Oregon⁵ » (THA, p. 12), elle ne sait pas tout de suite que ce vieil homme dans le cimetière est l'écrivain dont elle aimerait traduire les livres vers l'anglais. Pourtant, elle le devine rapidement, et lorsque, dans les jours suivants, elle révèle à monsieur Waterman qu'elle est en train de traduire officieusement un de ses romans, l'écrivain, qui a un chalet à l'île d'Orléans, invite la traductrice à y rédiger sa traduction en paix; Marine accepte.

Le rapport que Marine et monsieur Waterman entretiennent se déroule en parallèle avec un récit qui ressemble à une intrigue policière. Cette dernière se révèle dans la partie du récit qui commence lorsque Marine tombe sur « un message de détresse⁶ » caché dans le collier d'un chat perdu qui apparaît un jour à l'île d'Orléans (THA, p. 36). Les deux protagonistes essaient de se renseigner au sujet du mystérieux personnage en détresse qui est derrière le message. À la fin, après avoir trouvé qu'il s'agit

⁴ Comme la plupart des romans pouliniens, *La traduction* appartient elle aussi à la famille de romans dits intimistes : « Romancier intimiste, pudique, parfois naïf, [Jacques Poulin] bâtit une œuvre pleine de réminiscences et de renvois discrets d'un roman à l'autre [...] » (Michel Trépanier et Claude Vaillancourt (dir.) (2000), « Arrêt sur une œuvre : *Volkswagen Blues*, de Jacques Poulin », dans *Le roman québécois*, Laval, Études vivantes, coll. « Langue et littérature au collégial », p. 44)

⁵ Le livre en question ressemble à *Volkswagen Blues*, car ce dernier traite lui aussi de la Piste de l'Oregon.

⁶ Nous reproduisons ici le texte complet du « message de détresse », c'est-à-dire après que Marine et monsieur Waterman dévoilent les derniers mots qui ont été cachés (ceux qui n'apparaissent pas en italiques ci-après) : « *Je m'appelle Famine. Je suis sur la route parce que ma maîtresse ne peut plus s'occuper de moi, ni d'elle même...* » (THA, p. 40) Les italiques sont de l'auteur.

d'une jeune adolescente qui s'appelle Limoilou, ils l'invitent à aller habiter elle aussi au chalet de monsieur Waterman sur l'île d'Orléans où Marine travaille à sa traduction. Limoilou accepte l'invitation dans l'espoir d'y reprendre ses forces⁷.

1. La traduction – un travail hybride

D'une certaine manière, la traduction implique en elle-même la notion d'hybridité. Il s'agit généralement d'une « [é]nonciation dans une autre langue (ou langue cible) de ce qui a été énoncé dans une langue (la langue source), en conservant les équivalences sémantiques et stylistiques.⁸ » Ainsi, si un texte source et sa traduction sont regardés côte à côte, en ce qui concerne le style et le sens, il devrait y avoir un certain hybridisme. La traduction réunit figurativement deux langues, celle du texte source et celle de la traduction. Par conséquent, *La traduction est une histoire d'amour* peut être lu comme une célébration de la réunion de l'anglais et du français, ces deux langues étant celles qui se joignent dans la traduction entreprise par Marine. La mise en scène de ce dernier enjeu est marquée principalement par un discours général sur les métiers de traducteur et d'écrivain, et sur les liens qu'ils entretiennent.

Au début du récit, quand Marine et monsieur Waterman se rencontrent pour la première fois, ce dernier rend une sorte d'hommage à Marine en tant que traductrice : « “Le métier de traducteur [...] est peut-être plus subtil, plus civilisé que celui d'écrivain. [...] La traduction est une étape plus avancée.”⁹ » (THA, p. 23) Marine reconnaît qu'il

⁷ En fait, nous n'apprenons les détails sur ce sujet que dans *L'anglais n'est pas une langue magique*, le deuxième roman du corpus : « je me rendis à l'île d'Orléans. J'allais faire la lecture à Limoilou, une très jeune fille en convalescence. Elle habitait un chalet avec une amie de mon frère qui s'appelait Marine. [...] Marine et mon frère ont pris la jeune Limoilou sous leur protection. En réalité, c'est Marine qui s'en occupe : Jack [monsieur Waterman] écrit son roman; il vit dans un autre monde. » (ALM, p. 27)

⁸ Isabelle Jeuge-Maynard (dir.) (2009), « Traduction », *Dictionnaire Français Larousse* [En ligne], consulté le 25 février 2013. URL : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/traduction>

⁹ Georges Charbonnier (1967), *Entretiens avec Jorge Luis Borges*, Paris, Gallimard, p. 14.

s'agit d'une citation de Jorge Luis Borges qui est bien connue par tous les traducteurs (p. 22-23). Mais étant prononcé par l'écrivain et non pas par la traductrice, cet hommage apparaît parmi les exemples du croisement de type écrivain-traductrice/écriture-traduction qui se révèlent à plusieurs reprises dans le roman. Ce qu'il faut noter ici, c'est que la traduction est placée à l'avant-plan thématique de *La traduction est une histoire d'amour*, et qu'elle y revêt une importance considérable.

Monsieur Waterman exprime ultérieurement sa conception du rapport entre une traduction et son texte source. En décrivant le processus de traduction, l'écrivain parle en termes de musicalité des mots. Selon lui, il faut qu'un traducteur cherche à préserver le ton du texte source dans sa traduction (THA, p. 27). Après avoir lu un peu de la traduction d'un de ses propres romans que Marine entreprend, monsieur Waterman la félicite d'avoir gardé « [l]a petite musique [...] » (p. 27) La musique n'a pas de langue au sens strict du terme, c'est-à-dire en tant que « [s]ystème d'expression et de communication commun à un groupe social (communauté linguistique).¹⁰ » L'emploi d'un lexique musical nie symboliquement la notion des langues comme systèmes séparés et indépendants, ce qui soutient une sorte de rassemblement des langues et, par extension, des imaginaires sociolinguistiques. En fait, l'accent mis ici sur la musicalité des mots représente aussi une certaine impartialité sociolinguistique.

Le discours sur la traduction en général démontre que monsieur Waterman connaît très bien cette profession langagière, même s'il est écrivain de métier. C'est lui qui parle de la traduction en premier; il donne souvent des conseils à ce sujet,

¹⁰ Josette Rey-Debove et Alain Rey (dir.) (2010), « Langue », *Le Nouveau Petit Robert de la langue française*, Paris, Dictionnaires le Robert, p. 1428.

et il prodigue des mots d'encouragement à la traductrice. Il y a donc un certain croisement entre l'écrivain et le métier de traduction.

De la même manière, il y a croisement entre la traductrice et la profession d'écrivain. En racontant une interview de monsieur Waterman, Marine évoque ce sur quoi ce dernier pense qu'il faut fonder un roman : « Sur les ressources infinies du langage ! » (THA, p. 87) Alors que l'écrivain présente plusieurs notions liées à la traduction, c'est la traductrice qui révèle ici quelques idées qu'entretient monsieur Waterman sur l'écriture. Le rapprochement de ces deux professions langagières soutient le thème principal de l'hybridité. De plus, il contribue à un autre enjeu essentiel au symbolisme particulier à *La traduction* : l'histoire d'amour. En fait, celle-ci semble même être une sorte de récit allégorique qui représente l'hybridité sociolinguistique par un rapport traductrice-écrivain qui évolue dans le travail de traduction.

2. Une histoire d'amour allégorique

Marine et monsieur Waterman développent une relation intime au fur et à mesure que le récit progresse, mais son caractère quasi amoureux n'existe que métaphoriquement, et ce, uniquement dans la traduction entreprise par Marine. En effet, cette dernière et monsieur Waterman s'aiment principalement en tant que traductrice et écrivain. Ce type d'amitié est aussi un symbole de l'hybridité harmonieuse qui se trouve au cœur de l'interaction entre les mondes anglophone et francophone dans l'imaginaire romanesque de *La traduction est une histoire d'amour*. La spécificité de la relation entre Marine et monsieur Waterman sera ici mise en évidence en suivant son évolution au cours du récit.

Quand Marine et monsieur Waterman font connaissance dans le cimetière de l'ancienne église St. Matthew (THA, p. 19), leur interaction initiale est marquée par

une sorte de maladresse. Prenant conscience de la présence de Marine dans le cimetière, monsieur Waterman « a souri mais fugitivement [...] » (p. 20) Son embarras continue quand il commence à lui parler en marmonnant et, quand Marine ne lui répond pas, il « [fait] mine de s'éloigner. » (THA, p. 20) Mais il change rapidement d'avis, et le début de sa conversation avec Marine se caractérise surtout par de courtes questions et réponses un peu banales, ainsi que par de nombreuses hésitations.

Marine finit par se rendre compte que cet étranger est l'auteur du roman qu'elle veut traduire, mais elle « feint de ne pas le reconnaître. » (THA, p. 21) Elle explique : « Trop souvent [...], quelque chose m'a poussé à faire exactement le contraire de ce qui convenait. » (p. 21) Ce silence pourrait être interprété comme étant un autre exemple de maladresse. Même quand Marine révèle finalement à monsieur Waterman qu'elle est traductrice, encore une fois, elle ne dit pas qu'elle veut traduire ses romans. Elle préfère « attendre une invitation. » (THA, p. 21)

Peu à peu, ce dont ils parlent devient de plus en plus personnel et profond, et se termine avec un éloge à la traduction prononcé par monsieur Waterman et qui a déjà été évoqué. Le changement dans leur comportement est lié au fait que leur conversation se dirige vers des sujets marqués par le discours langagier et identitaire. Cela est significatif de l'importance de ces deux enjeux dans l'histoire d'amour allégorique qui se développe dans le roman.

Marine commence à traduire le roman de monsieur Waterman afin de découvrir si cet écrivain et elle ont « des goûts en commun [...] » (THA, p. 25) En racontant dans quelle bibliothèque elle préfère travailler, Marine avoue :

[J]'espérais revoir monsieur Waterman et, mine de rien, obtenir son avis sur ma traduction. J'avais tout combiné dans ma tête : il entrait dans la bibliothèque,

je faisais semblant de ne pas le voir, il s'approchait et lisait mon texte par-dessus mon épaule; très impressionné, il m'invitait chez lui et téléphonait tout de suite à son éditeur. (THA, p. 25-26)

Dans ce rêve éveillé, Marine exprime le désir d'être (en un sens) invitée à sortir avec lui par monsieur Waterman. Mais notons bien que sa fantaisie, ainsi que l'invitation qu'elle veut recevoir de l'écrivain, sont surtout marquées par l'enjeu de la traduction.

Dans la même scène, monsieur Waterman entre enfin dans la bibliothèque où Marine travaille. D'abord, elle fait semblant de ne pas l'avoir vu. La traductrice « [s]'absorbe [plutôt] dans une recherche aussi professionnelle que possible » et elle fait comme si « ce n'est pas le premier venu qui va [se] distraire de [son] travail. » (THA, p. 26) Lorsque monsieur Waterman pose la main sur l'épaule de Marine, elle feint de sursauter « comme il se doit. » (p. 26) La traductrice « commence à [s]'énervé à cause du roman dissimulé sous [son] cahier » (THA, p. 27), le texte de l'écrivain qu'elle entreprend de traduire¹¹. Au moment où monsieur Waterman lui demande ce qu'elle traduit, Marine ne peut pas répondre, « [l]es mots [se sont bloqués] dans [sa] gorge. » (p. 27) Mais elle continue à « [feindre] l'indifférence [...]. » (p. 27) Monsieur Waterman lui aussi « demeure d'un calme absolu » lorsqu'il découvre que la jeune femme est en train de traduire officieusement un de ses romans : « Il fait comme si tout était normal. Comme si [elle était] une vraie pro et [qu'elle avait] signé un contrat en bonne et due forme avec son éditeur [...]. » (THA, p. 27) Marine est séduite par l'attitude que l'écrivain adopte. Monsieur Waterman gagne l'admiration et la confiance de la traductrice qui n'a aucune autorité de traduire un de ses romans en gardant

¹¹ Rappelons que Marine n'a pas encore révélé à monsieur Waterman qu'elle essaie de traduire un de ses romans.

une attitude professionnelle à son égard. Ainsi, cette scène souligne le point de vue professionnel depuis lequel Marine perçoit son rapport avec l'écrivain.

La subjectivité de Marine en tant que narratrice-personnage et traductrice révèle la nature du rapport qu'elle entretient avec monsieur Waterman : un amour surtout platonique ou familial qui n'existe que dans son travail de traduction. Par contre, si le point de vue de monsieur Waterman était privilégié, l'histoire d'amour adopterait peut-être une forme différente. Vers la fin de la scène dans la bibliothèque, monsieur Waterman fait du charme à la jeune femme en la complimentant d'avoir gardé « [l]a petite musique » de son texte original (THA, p. 27). Ensuite, après le discours évoqué précédemment sur la musicalité des mots, monsieur Waterman dit, en parlant du ton, que « [c]'est presque aussi important que les yeux verts et les taches de rousseur ! » (p. 28) Ces passages, parmi d'autres dans *La traduction*, signalent un certain langage de flatterie qui est parfois employé par l'écrivain. Mais la conduite de ce dernier est toujours vue par la narratrice comme un signe d'encouragement, d'un grand-père à sa petite-fille par exemple, et non pas comme un compliment d'un homme à son amoureuse. Cette interprétation est en fait renforcée objectivement, car monsieur Waterman est beaucoup plus vieux que Marine.

Juste avant la fin de cette même scène se déroulant dans la bibliothèque, Marine reçoit l'invitation qu'elle a attendue de monsieur Waterman. Celui-ci lui demande en effet de venir habiter dans son chalet à l'île d'Orléans, « un coin assez sauvage [...] caché dans une petite forêt [...] [où] les voisins ne sont pas tout près. » (THA, p. 28) La traductrice a déjà mentionné qu'elle doit travailler dans des bibliothèques, car sa chambre à l'Auberge de jeunesse « [est] petite et envahie par le bruit des voisins »

(p. 25), et qu'elle cherche « [u]n coin tranquille [...] ». » (p. 28) Monsieur Waterman a initialement répondu qu'il « [réfléchirait] à [son] problème de logement. » (THA, p. 28) Mais après avoir été impressionné par Marine et sa traduction, monsieur Waterman veut soudainement aider la jeune femme. Il prétend connaître « *quelqu'un* qui pourrait [lui] louer un chalet à l'île d'Orléans.¹² » (p. 28) De la même manière, quand Marine dit qu'elle n'a ni voiture ni argent, l'écrivain prétend encore une fois connaître « *quelqu'un* qui a une vieille Jeep [...] [et] *quelqu'un* qui [a de l'argent].¹³ » (THA, p. 28) Bien sûr, ce *quelqu'un* est monsieur Waterman lui-même. Marine est invitée au chalet en tant que traductrice par l'écrivain philanthrope (faiblement) anonyme. Comme c'est le cas pour de nombreux autres aspects de leurs rapports, l'invitation de monsieur Waterman est surtout liée à leurs intérêts langagiers.

En fait, la plupart des enjeux qui soutiennent le thème principal et la figure métaphorique de l'histoire d'amour s'appuient eux-mêmes d'une manière ou d'une autre sur la traduction que Marine entreprend. En fin de compte, l'histoire d'amour n'existe que dans l'histoire de traduction. Mais l'inverse se dégage également; la traduction dépend elle aussi d'une histoire d'amour. Nous y reviendrons un peu plus loin.

Observons d'abord l'enjeu de l'indépendance personnelle qui se révèle du côté de Marine. Initialement, cet enjeu pourrait sembler en nette opposition avec celui de l'interdépendance entre l'amitié traductrice-écrivain et la traduction, mais il contribue en fait à éclairer lui aussi la nature du rapport entre Marine et monsieur Waterman. La première réaffirme son caractère indépendant à plusieurs reprises. Au sujet de sa passion pour les mots, Marine déclare qu'elle n'accepte pas de règles, sauf celles

¹² C'est nous qui soulignons.

¹³ *Idem.*

de la grammaire (THA, p. 14). De plus, elle partage l'avis d'Armand Gatti qui dit : « “La maîtrise des mots et subversion et insolence.”¹⁴ » (p. 76) Cette phrase souligne son désir de toujours « garder [son] indépendance [...] » (p. 26) Cependant, l'idée de l'indépendance restreinte par un enjeu langagier représente les limites de la liberté personnelle de Marine. Ici, tout comme l'emploi du lexique musical, l'adhérence exclusive aux règles de la grammaire, aux règles que chaque langue du monde doit respecter, renvoie à une certaine impartialité sociolinguistique et à une sorte de convergence, voire un rassemblement des langues selon ce qu'elles ont toutes en commun – la grammaire. Ce petit détail soutient lui aussi l'hypothèse de l'hybridité qui caractérise le contact symbolique entre les imaginaires dans *La traduction est une histoire d'amour*.

Toujours au sujet de l'indépendance, dès le début, Marine doute « [qu]'il existait un moyen de rejoindre quelqu'un dans la vie [...] » (THA, p. 12) Or, dans la même phrase, elle avoue que « la traduction allait peut-être [lui] permettre d'y arriver. » (p. 12) Encore une fois, le monde des lettres, la grammaire auparavant et la traduction ici, constituent la limite de l'indépendance personnelle de Marine. En plus de cela, il s'agit d'une sorte de préfiguration de ce qui arrivera entre Marine et monsieur Waterman au cours de leur histoire quasi romantique.

En utilisant la technique narrative *in medias res*, au début du roman, nous apprenons que monsieur Waterman est déjà le « meilleur ami » de Marine (THA, p. 11-12). Pourtant, elle dit que « les hommes ne [s]'inspiraient pas confiance, mais [qu'elle faisait] une exception pour lui. » (p. 11) Marine échappe à sa règle parce qu'elle

¹⁴ Voir : Philippe Lafosse (2001), « “L'internationale” d'Armand Gatti. Éloge de la révolution », *Le Monde diplomatique*, février 2001, p. 26.

« [entreprend] de traduire un [des livres de monsieur Waterman]. » (THA, p. 12) Ainsi, d'une certaine manière, les sentiments habituels de Marine changent en fonction du rapport qu'elle entretient avec le monde langagier, ici avec la traduction; son opinion de monsieur Waterman s'appuie sur le fait qu'il est l'écrivain du texte source qu'elle veut traduire. Mais le désir de garder son indépendance personnelle déstabilisera un peu leur rapport vers le milieu de l'histoire; Marine commence alors à avoir des appréhensions par rapport à la liaison qui s'établit entre elle et monsieur Waterman.

Puisqu'une certaine ambiguïté continue d'exister à propos du rapport entre ces deux personnages, leur relation devient une source d'inquiétude du point de vue de Marine. Vers le milieu de l'histoire, la nature de leur rapport n'est pas assez claire pour qu'elle puisse se sentir à l'aise. Marine a peur de perdre son indépendance personnelle à cause de la relation ambiguë qui la lie à monsieur Waterman.

Enfin, l'écrivain est capable d'alléger le chagrin de la jeune femme dans une scène qui semble être le point culminant de leur histoire d'amour : « Chaque fois que je ne me sentais pas bien, monsieur Waterman arrivait à me reconforter d'une manière indirecte, l'air de rien, sans même demander ce qui n'allait pas. » (THA, p. 77) Il lui rappelle la vraie nature de leur rapport. L'écrivain offre à la traductrice le livre *Dialogue sur la traduction*¹⁵ : « u/[U]n échange de lettres entre Anne Hébert et une personne [F.R. Scott] qui avait traduit en anglais son poème célèbre, *Le tombeau des rois*. » (p. 77) Ces lettres échangées entre une écrivaine et son traducteur représentent le caractère particulier de l'amitié entre Marine et monsieur Waterman. En lisant le premier échange de lettres, Marine est frappée par une sorte de rêverie :

¹⁵ Anne Hébert et Frank Scott (2000), *Dialogue sur la traduction : à propos du Tombeau des rois*, Saint-Laurent, Bibliothèque québécoise, 107 p.

[J]’étais transportée dans la vieille maison du langage, à mi-chemin entre la terre et le ciel. [...] [J]e venais d’entrer dans un lieu, un domaine, un univers où j’étais à l’abri des malheurs de ce monde et où, monsieur Waterman et moi, malgré la différence d’âge, nous avons la possibilité de nous rejoindre. (THA, p. 77)

La jeune femme se rend compte ici où se loge l’amour dans son rapport avec monsieur Waterman – dans « la vieille maison du langage ». Leur amour se révèle dans l’acte de traduction lui-même.

Ensuite, l’écrivain explique à la traductrice la manière dont il interprète la correspondance entre Anne Hébert et son traducteur :

[Il imagine le traducteur], vieux monsieur avec une barbe blanche, qui prend la belle Anne Hébert par la main pour lui expliquer que l’amour n’est pas dangereux, qu’elle n’a aucune raison d’avoir peur, que son cœur est libre et sans entrave. (THA, p. 78)

Cette image du traducteur comme un « vieux monsieur avec une barbe blanche » ressemble étrangement à monsieur Waterman lui-même, et suivant l’interprétation effectuée par ce dernier de la correspondance Scott-Hébert, le romancier agit en tant que guide rassurant pour Marine. Selon celle-ci, monsieur Waterman « [lui] avait fait comprendre qu’il partageait [ses] inquiétudes et [qu’elle n’était] pas seule au monde. » (THA, p. 79)

Notons aussi que Frank Scott, le traducteur d’Anne Hébert, est en fait un symbole doublement significatif; il ressemble à monsieur Waterman d’une part, mais l’histoire de sa vie fait penser plutôt au thème de l’hybridité en général et spécifiquement à l’univers hybride de Marine : « in spite of having grown up in Quebec City, Scott saw himself as an Englishman abroad.¹⁶ » Dans la prochaine partie de ce chapitre, nous verrons que Marine éprouve un sentiment semblable; d’une certaine manière, elle se voit souvent

¹⁶ Sandra Djwa (1999/2000), « “Nothing By Halves”: F.R. Scott », *Revue d’études canadiennes*, (hiver), vol. 34, n° 4, p. 54.

comme Irlandaise du Québec. En outre, Scott représente aussi l'idée de l'hybridité sociolinguistique :

Scott's ideal was always of a Canada of limitless potential in which both cultures could be accommodated [...]. But his career indicates the extreme difficulties faced by Quebecers of goodwill, both francophone and anglophone, in their attempts to reach a common understanding. Differences in language and education, and differing concepts of religion, government and society cannot always be reconciled. Yet F.R. Scott went further than most Canadians in this century in his attempt to find common ground.¹⁷

Scott a chevauché les deux mondes sociolinguistiques du Canada, soutenant les communautés anglophone et francophone à différentes époques et en divers contextes, appuyant souvent les deux à la fois¹⁸.

Grâce à l'interprétation de la correspondance Scott-Hébert proposée par l'écrivain, ainsi qu'à sa propre rêverie, Marine est en mesure de dissiper ses craintes au sujet de l'union symbolique qu'elle établit avec monsieur Waterman. Elle chasse le doute qu'elle a eu auparavant à propos de leur liaison. La traductrice se rend compte qu'elle peut garder son indépendance personnelle tout en entretenant une certaine intimité avec l'écrivain dans la traduction des livres de celui-ci.

¹⁷ Sandra Djwa (1999/2000), *op. cit.*, p. 65-66.

¹⁸ « [...] [T]here is Scott the Quebecer and Scott the Canadian [...]. From the late 1930s he entered actively into the literary and political culture of Quebec, meeting regularly with Quebec intellectuals for over three decades [...]. Scott was perceived as sympathetic towards francophone Quebec [...]. » (*Ibid.*, p. 58) « En 1950-1951, il est l'un des cofondateurs de Recherches sociales, un groupe d'étude s'intéressant aux relations entre le Canada anglais et le Canada français. Il traduit aussi des poètes canadiens-français comme Anne Hébert et Saint-Denys Garneau. » (Keith Richardson (2012) « Frank Scott », *L'encyclopédie canadienne* [En ligne], consulté le 25 février 2013. URL : <http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/frank-scott>) « [...] [W]ith his own poetry, he often succeeded in bridging the two cultures of English Canada and Québec. » (Sandra Djwa (1999/2000), *op. cit.*, p. 53) « Scott, the popular advocate for French-language rights for francophone Quebecers in the 1940s and 1950s, had become by the 1970s the unpopular advocate of English-language rights for anglophone Quebecers [...]. Scott strongly objected to Quebec's successive language bills that denied language freedoms previously enjoyed by the English-speaking minority. » (*Ibid.*, p. 63, 64) « In the early 1960s, Scott was appointed to the Royal Commission on Bilingualism and Biculturalism and there he represented the voice of English Canada in the same way that it might be said that Laurendeau represented the voice of francophone Quebec. » (*Ibid.*, p. 59)

Par conséquent, quand la question de l'ambiguïté de leur relation revient vers la fin de l'histoire, Marine et monsieur Waterman peuvent expliquer facilement le type de rapport qu'ils entretiennent. Limoilou, la petite fille en détresse que Marine et monsieur Waterman veulent aider, « s'interrogeait [...] sur la nature de [leurs] rapports » (THA, p. 109), et l'écrivain et la traductrice répondent : « – On n'est même pas une vraie famille, dit monsieur Waterman. [...] [J]'écris des histoires. [...] – Et moi, je traduis ses histoires en anglais, dis-je. [...] – Vous n'êtes pas amoureux ? – On s'aime beaucoup, dis-je. » (p. 119-120) Ils s'aiment, mais ils s'aiment uniquement dans le monde langagier, grâce à leur métier et au processus de traduction. Ils ne disent pas qu'ils sont amoureux; ils disent tout simplement qu'ils s'aiment.

Bien avant le point culminant où monsieur Waterman aide Marine à se soulager de ses peurs, la traductrice donne plusieurs indices qui soulignent le lien étroit entre la traduction et l'amour. Nous en avons déjà indiqué quelques-uns, mais l'idée au cœur de cette relation se révèle quand Marine traite de la manière dont elle comprend le métier de traduction :

N'allez pas croire qu'il nous suffit de trouver les mots et les phrases qui correspondent le mieux au texte de départ. Il faut aller plus loin, se couler dans l'écriture de l'autre comme un chat se love dans un panier. On doit *épouser* le style de l'auteur.¹⁹ (THA, p. 41)

Le sentiment d'avoir besoin d'épouser « le style de l'auteur » revient quand Marine se souvient d'une citation sur la traduction qui fait encore une fois un lien entre celle-ci et l'amour : « “Chaque jour, pour être fidèle à votre texte, mes mots épousent les courbes de votre écriture, à la manière d'une amante qui se blottit dans les bras de son amoureux.” » (THA, p. 113) Il a été déjà noté que Marine veut garder son indépendance personnelle,

¹⁹ C'est l'auteur qui souligne.

mais elle insiste aussi tout au long de l'histoire sur le fait qu'elle « ne [veut] pas être la fidèle compagne de personne. » (p. 47) Pourtant, à la fin du roman, elle avoue : « j'essayais de lui être fidèle. [...] [J]e voulais que mes mots épousent les courbes de son écriture. » (THA, p. 131) Marine n'a pas nécessairement changé d'avis par rapport à la fidélité; elle a tout simplement changé le contexte de son sentiment. Elle est dévouée à monsieur Waterman à la fin de l'histoire uniquement en tant que traductrice de ses romans.

3. La traductrice « métisse »

Le personnage de Marine agit comme l'élément le plus représentatif du thème de l'hybridité par lequel le traitement du contact symbolique entre les imaginaires particuliers à *La traduction* se caractérise. L'analyse a déjà abordé la figure métaphorique de l'histoire d'amour entre Marine et monsieur Waterman qui prend son sens dans la subjectivité de Marine en tant que narratrice-personnage et traductrice. Le fait que son métier et le croisement symbolique entre traduction et écriture soutiennent l'idée d'une hybridité harmonieuse a été également souligné. Nous verrons maintenant comment Marine affirme son identité hybride.

Marine fait souvent remarquer ses origines et son caractère irlandais, mais, en même temps, elle s'associe fortement au Québec. Elle personnifie ainsi l'appartenance à deux communautés sociolinguistiques à la fois. Afin de mettre l'accent sur cette identité hybride, nous présenterons de manière distincte les éléments de son anglicité et de sa francité.

Nous commencerons avec la francité de Marine, car cet aspect de son identité est le plus facile à établir; il va un peu de soi. D'abord, Marine raconte son histoire en

français. Le récit et les dialogues sont en français. Même les références intertextuelles anglophones qui paraissent tout au long du récit sont proposées en traduction française²⁰. De plus, son appartenance au Québec met aussi en évidence, d'une manière indirecte, sa francité. Le Québec, c'est chez elle; c'est là où elle est née et où sa mère et sa grand-mère sont enterrées. Comme traductrice, elle rêve d'être « la meilleure traductrice du Québec [...] ». » (THA, p. 113) Mais être traductrice en soi signale aussi son appartenance, voire sa coappartenance, au monde anglophone.

Passons aux manifestations de son anglicité. Tout d'abord, Marine traduit vers l'anglais. Puisqu'il est normal dans le métier de traduction qu'on traduise vers la langue qu'on connaît le mieux, il est possible que Marine soit anglophone d'origine, même si elle parle aussi très bien le français. Cette possibilité est renforcée par le fait qu'elle est issue d'une famille d'immigrants anglo-irlandais. Sa parenté est enterrée dans le cimetière de l'ancienne Église anglicane/presbytérienne St. Matthew. Ainsi, il est fort probable que sa famille soit anglicane ou presbytérienne. Ces deux religions sont liées surtout à la communauté anglophone au Québec en contraste avec la communauté francophone qui est plutôt associée au catholicisme. La référence aux lettres R.I.P., « les trois lettres qui disent qu'elle dort en paix » (THA, p. 19), sur la tombe de sa grand-mère signifie aussi que sa parenté était probablement anglophone d'origine, même si elle a sans doute appris le français en arrivant au Québec.

²⁰ Il y a pourtant deux exceptions; ils s'agissent du *Dictionary of Canadian Biography* et du « *Peterson's Field Guide to the Birds* » (THA, p. 42, 45). La première exception s'explique du fait qu'elle représente une traduction vers l'anglais que Marine entreprend (la langue anglaise étant donc essentielle à cette référence). La deuxième référence se présente en anglais uniquement parce qu'une traduction vers le français de cette version spécifique des guides Peterson n'existe pas encore. (Il y en a d'autres versions qui ont été traduites vers le français cependant.)

De surcroît, Marine parle de sa grand-mère et de sa mère comme des Irlandaises et non pas comme des Irlando-québécoises. (Cette appellation met un peu de distance entre sa parenté et le Québec.) Elle fait sensiblement la même chose en parlant d'elle-même. Au sujet d'un proverbe qu'elle a adapté et qui lui tient à cœur, Marine affirme qu'il s'agit d'« une version irlandaise, dont [elle est] l'auteure [...] ». » (THA, p. 28) (Elle ne dit ni version québécoise, ni version irlando-québécoise, et elle met un peu de distance entre le Québec et elle-même en tant que personne d'origine irlandaise.) De même, quand monsieur Waterman demande si elle est Écossaise, elle répond qu'elle est « Irlandaise » (p. 22). (Encore une fois, elle ne répond ni qu'elle est Irlando-québécoise, ni qu'elle est Québécoise tout simplement.) Ici, elle s'identifie fièrement à son origine irlandaise. Enfin, elle avoue que sa fierté « ne [lui] était pas coutumière » (THA, p. 22), ce qui semble vouloir dire qu'elle préfère garder son sens de l'identité hybride.

L'hybridité chez Marine est illustrée tout d'abord par son prénom. Au deuxième chapitre, Marine se présente au lecteur : « Je m'appelle Marine. C'est la version adoucie de *Maureen*²¹, le nom de ma mère, une Irlandaise. » (THA, p. 13) Sa grand-mère et sa mère irlandaises ont déménagé au Québec où Marine est née. Sa mère a gardé son nom irlandais, Maureen, mais elle a donné une version latinisée de ce même nom à sa fille, Marine. Le français étant une langue latine, nous pouvons dire que la mère de Marine a francisé son nom pour le donner à sa fille. En fait, toute l'enfance de Marine est bel et bien marquée par l'hybridité. Dans le récit de son enfance, plusieurs films américains et chansons irlandaises sont présentés en traduction française et non dans leur version originale anglaise.

²¹ C'est l'auteur qui souligne.

En fin de compte, Marine s'identifie-t-elle comme Irlandaise, Irlandaise du Québec, Irlando-québécoise, Québécoise d'origine irlandaise...? Peu importe. Est-elle franco-irlandaise, anglo-québécoise, bilingue ou d'une quelconque autre allégeance sociolinguistique? Peu importe également. Marine est « métisse », et elle est fort à l'aise avec sa double appartenance aux deux mondes sociolinguistiques qui prédominent au Québec. Elle est donc en quelque sorte le contraire de la Grande Sauterelle dans *Volkswagen Blues*. Cette dernière éprouve des difficultés en tant que métisse, tiraillée entre sa part blanche et sa part indienne. Elle exprime le sentiment de n'être « ni une Indienne ni une Blanche », d'être « quelque chose entre les deux », et, finalement, de n'être « rien du tout. » (VB, p. 246) Faisant son retour dans *L'homme de la Saskatchewan*, en parlant à Francis de sa traversée de l'Amérique avec Jack (l'intrigue de *Volkswagen Blues*), elle dit : « Assez souvent, je me refermais sur moi-même. J'étais très jeune, je ne savais pas si j'étais Blanche ou Indienne. » (HS, p. 92) À la fin de *Volkswagen Blues*, la Grande Sauterelle, d'une manière indirecte, donne un indice du manque d'harmonie qu'elle ressent par rapport à son identité; elle décide de rester à San Francisco, car « elle pensait que cette ville, où les races semblaient vivre en harmonie, était un bon endroit pour essayer de faire l'unité et de se réconcilier avec elle-même. » (VB, p. 317-318) En fait, tout au long de *Volkswagen Blues*, la Grande Sauterelle semble être troublée par son identité plurielle, et le caractère hybride de son identité est plus discordant qu'harmonieux. Par contre, l'esprit de Marine demeure paisible malgré son identité hybride et son métissage identitaire devient le symbole même de l'hybridité harmonieuse qui est au cœur de *La traduction est une histoire d'amour*.

* * *

En conclusion, la subjectivité du personnage de Marine en tant que narratrice et personnage principal de *La traduction* révèle le traitement du contact symbolique entre les imaginaires anglophone et francophone qui caractérise ce premier roman du corpus. Comme traductrice qui entretient une relation quasi amoureuse avec l'auteur du texte source et qui affirme paisiblement son identité hybride, Marine constitue une illustration de l'hybridité entre les mondes sociolinguistiques.

Parmi les trois romans étudiés, *La traduction est une histoire d'amour* présente le rapport le moins conflictuel entre les imaginaires auxquels ce mémoire s'intéresse. Les deux chapitres suivants démontreront comment les deux autres romans du corpus primaire traitent du contact symbolique entre les mondes anglophone et francophone. Nous nous concentrerons toujours sur les personnages principaux, surtout les narrateurs-personnages, et sur leurs professions langagières. Nous verrons que ces deux romans partagent le même thème principal, celui de la refrancisation, mais qu'ils le développent différemment.

Le prochain chapitre sera consacré à *L'anglais n'est pas une langue magique*, où un narrateur-personnage présente le récit d'une sorte de quête identitaire qui se déroule à travers la relecture et la réinterprétation de l'histoire nord-américaine dans une optique qui privilégie le rôle que les Francophones ont joué dans l'exploration du Nouveau Monde.

CHAPITRE III

Refrancisation identitaire : *L'anglais n'est pas une langue magique*

L'intrigue de *L'anglais n'est pas une langue magique* s'inscrit dans la suite de celle de *La traduction*. Le roman met en scène les mêmes personnages – Marine, monsieur Waterman (Jack) et Limoilou. Cependant, la traductrice n'est plus la narratrice-personnage. Parmi les nombreux nouveaux personnages, Francis, le petit frère de Jack, est le plus important, car il est au centre de l'intrigue et il narre le récit. Suivant le point de vue privilégié par ce nouveau narrateur-personnage, la nature du traitement des imaginaires sociolinguistiques qui caractérise *L'anglais* diffère de celle qui a été mise en lumière dans le dernier chapitre à propos de *La traduction*.

Dans le chapitre précédent, l'analyse a été centrée sur la narratrice-personnage, Marine : le symbolisme de son métier de traduction et de son identité hybride, ainsi que le rapport quasi amoureux qu'elle entretient avec monsieur Waterman qui n'existe que dans son travail de traduction. Nous avons vu de quelle manière ces trois éléments soutiennent tous le thème principal de l'hybridité harmonieuse qui caractérise le contact symbolique entre les imaginaires anglophone et francophone dans *La traduction*. Dans le présent chapitre, l'analyse portera sur le narrateur-personnage, Francis, sous un éclairage semblable. Au préalable, nous aborderons la lecture en général et le discours sur celle-ci, puisque cela rejoint le métier de Francis tel qu'il se présente dans *L'anglais*¹. Ensuite, nous nous intéresserons à la quête identitaire de Francis, qui est surtout liée à

¹ « Je suis lecteur sur demande, c'est mon métier. » (ALM, p. 11)

la question de la re francisation. En fait, ce thème caractérise le traitement du contact symbolique entre les imaginaires sociolinguistiques propre à *L'anglais*.

L'idée d'une quête identitaire est récurrente chez Poulin. Dans *Volkswagen Blues*, Jack Waterman, le personnage qui est le frère de Francis dans *L'anglais n'est pas une langue magique*, est « à la recherche de lui-même [...] »² Francis agit comme personnage principal de *L'anglais*. Mais au lieu de se découvrir lui-même « dans l'immensité du continent nord-américain » comme le fait Jack dans *Volkswagen Blues*³, Francis se trouve dans l'immensité de l'histoire socioculturelle de l'Amérique française; au lieu de voyager « dans un minibus Volkswagen⁴ », les livres sont les véhicules de Francis, et son voyage se déroule dans la lecture et dans le rêve.

Francis est « lecteur sur demande [...] » (ALM, p. 11) Même s'il dit qu'il « [lui] arrivait de faire des lectures publiques, à la radio, dans les écoles ou devant des cercles littéraires » (p. 55), la plupart de lectures professionnelles qu'il raconte dans le récit sont faites pour des personnes en détresse : « un enfant malade [...] [qui] attendait une opération qui devait corriger une malformation cardiaque » (ALM, p. 56); une « fille qui se trouvait dans le coma à la suite d'un accident de moto » (p. 134); et « une très jeune fille en convalescence. » (p. 27) Cette dernière est Limoilou, la même jeune fille en détresse qu'on a rencontrée dans *La traduction est une histoire d'amour* : « Marine et mon frère ont pris la jeune Limoilou sous leur protection. » (ALM, p. 27) Elle est « en convalescence » au chalet à l'île d'Orléans où Marine continue à travailler à sa traduction d'un roman de Jack. Pendant ses séances de lecture avec Limoilou, Francis développe

² Michel Trépanier et Claude Vaillancourt (dir.) (2000), « Arrêt sur une œuvre : *Volkswagen Blues*, de Jacques Poulin », dans *Le roman québécois*, Laval, Études vivantes, coll. « Langue et littérature au collégial », p. 43.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 45.

un lien d'affinité avec la traductrice, même si elle entretient toujours un rapport avec Jack⁵. Pourtant, Jack est plus ou moins absent dans *L'anglais n'est pas une langue magique*; il passe la plus grande partie de son temps dans son appartement où il travaille à un nouveau roman qui porte sur la place du français en Amérique. En fait, à la fin de *L'anglais n'est pas une langue magique*, le rapport entre Marine et Jack se termine, et une relation intime se développe entre la jeune femme et Francis. *L'anglais* ne peut toutefois pas être vraiment qualifié d'histoire d'amour de la même manière que *La traduction*. Selon Pascal Riendeau, *L'anglais n'est pas une langue magique* représente plutôt une « improbable rencontre entre une épopée et un récit intimiste.⁶ » Cette description paraît juste, car l'histoire intime de Francis, celle de son évolution identitaire, est surtout marquée par un renouvellement de son sens de l'identité socioculturelle qu'il retrouve dans l'histoire épique de la communauté francophone à laquelle il s'identifie.

Finalement, tout comme dans *La traduction est une histoire d'amour*, il y a, dans *L'anglais*, une sorte d'intrigue policière qui se déroule autour d'une « mystérieuse femme » qui appelle Francis au tout début du récit pour prendre un rendez-vous de lecture avec lui. Cependant, à la date prévue pour la première séance de lecture, la femme n'est nulle part... Francis revient à son appartement au cours du récit, mais elle n'y est jamais. À l'occasion de l'une de ces visites, un policier monté arrête Francis et l'interroge au sujet de cette femme absente. Même si le policier et Francis se croisent plusieurs autres fois, la partie de l'intrigue concernant la « mystérieuse femme » finit par

⁵ Notons ici que la nature du rapport que Marine et Jack ont établi dans *La traduction* change dans *L'anglais*; une scène au milieu de ce dernier insinue que depuis *La traduction* leur relation, avant de prendre fin, a évolué vers l'intimité sexuelle.

⁶ Pascal Riendeau (2009), « De la nostalgie d'un monde possible à la possible fin du monde », *Voix et Images*, vol. 35, n° 1, p. 122.

disparaître du récit... Plus loin dans le chapitre, nous expliquerons la signification de cette étrange histoire qui semble n'aller nulle part. Voyons maintenant comment la lecture se définit et se présente dans *L'anglais n'est pas une langue magique*.

1. La lecture – un travail d'interprétation

Globalement, la lecture se définit comme l'« [a]ction de lire, de déchiffrer toute espèce de notation [...], de prendre connaissance d'un texte.⁷ » Or, le terme peut aussi avoir le sens d'« [a]nalyse, interprétation que l'on fait d'un texte, ce qu'on en tire, ce que l'on pense qu'il signifie.⁸ » *L'anglais* privilégie surtout cette dernière définition, car nous observerons comment l'interprétation de l'histoire nord-américaine proposée par Francis aide à la refrancisation de son sens de l'identité et au renforcement éventuel de son estime de soi. En fait, la lecture faite par Francis et son interprétation de celle-ci agissent toujours comme une sorte de soulagement. Au tout début, Francis annonce que, « pour [lui], la lecture est une drogue. » (ALM, p. 19) Elle peut donc agir comme remède qui soulage la douleur ou guérit le mal.

La plus grande partie du récit où Francis pratique son métier de lecteur sur demande est consacrée à sa lecture à Limoilou. Marine pense que « les séances de lecture étaient une forme de thérapie [pour Limoilou]. » (ALM, p. 29) De la même manière, Francis lit *L'avalée des avalés*⁹ de Réjean Ducharme pour une fille dans le coma (p. 98), car il pense que « les mots [...] [possèdent] des vertus thérapeutiques, comme les plantes [...] et leur puissance était [...] décuplée. » (p. 98) De plus, en réfléchissant à l'état dans lequel la fille se trouve, Francis conclut : « On pouvait seulement dire qu'elle reposait

⁷ Isabelle Jeuge-Maynard (dir.) (2009), « Lecture », *Dictionnaire Français Larousse* [En ligne], consulté le 26 février 2013. URL : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/lecture>

⁸ *Ibid.*

⁹ Réjean Ducharme (1966), *L'avalée des avalés*, Paris, Gallimard, 281 p.

quelque part entre la vie et la mort, et qu'un jour elle aurait à choisir un monde plutôt que l'autre. Mon travail [de lecteur] consistait à influencer son choix. » (ALM, p. 27) Il lit également *Le tigre et sa panthère*¹⁰ de Guy de Larigaudie à un enfant malade (p. 56-57), car « [l]a panthère noire se laisse apprivoiser et [il] espère secrètement que, de la même façon, [son] jeune client sera capable d'apprivoiser sa maladie. » (p. 60) Mais la puissance de la lecture n'est pas limitée à ses aspects thérapeutiques, et elle n'est pas uniquement avantageuse pour les gens qui embauchent Francis. La lecture est aussi capable de donner de la force au lecteur.

Dans un rêve où Francis joue le rôle de Jacques Plante, le célèbre gardien de but des Canadiens de Montréal, il lit tout en défendant le filet, car « les textes ont le pouvoir d'augmenter [sa] concentration et d'aiguiser [ses] réflexes. » (ALM, p. 75) De la même façon, quand Francis raconte ses souvenirs « [des] histoires de Ti-Jean et des Géants » (p. 32), il dit : « Je sais à présent qu'elles me donnaient aussi du courage et m'aidaient à vivre. » (p. 32) Nous notons le même effet positif sur l'esprit de Francis quand il commence à lire l'histoire de l'Amérique française à Limoilou.

En relatant le temps où il était l'assistant de son oncle, Francis se rappelle sa rencontre avec une liseuse qui a fréquenté leur bibliobus : « je le jure, pendant qu'elle lisait la première page, une lueur brillait dans ses yeux. Une vraie lueur [...]. Tout son visage était éclairé. » (ALM, p. 37-38) Ensuite, il révèle son propre rapport avec la lecture : « Dès lors, pour retrouver cette lumière, j'ai lu tous les livres qui me tombaient sous la main. » (p. 38) Dans l'analyse de l'identité de Francis, nous observerons que la lecture lui permet d'illuminer son esprit et de soulager ses maux identitaires.

¹⁰ Guy de Larigaudie (1945), *Le tigre et sa panthère*, Paris, Alsatia, coll. « Signe de piste », 157 p.

Avant d'aborder son soulagement, cependant, il faut faire ressortir ses maux. Ainsi, nous établirons que l'identité de Francis était initialement marquée par l'absence, un sens de la défaite et un manque de confiance. Ensuite, nous verrons de quelle façon cela change grâce à la lecture des récits sur l'histoire de l'Amérique française.

2. Le lecteur déçu

La conception de l'identité à laquelle nous renvoyons ici est basée sur trois éléments : l'identité personnelle, l'identité familiale et l'identité socioculturelle. La narration se faufile entre ces trois espaces identitaires. Leurs frontières ne sont pas toujours claires, mais leur division est impérative afin d'analyser l'évolution identitaire de Francis.

Au début du récit, le sentiment d'infériorité et d'impuissance a déjà pris le dessus chez Francis. Ce dernier montre une faible estime de lui-même, et un si grand vide s'installe en lui qu'il semble traverser une crise d'identité... Cependant, au milieu du récit, Francis commence à se concentrer de plus en plus sur la magie de la lecture et de l'histoire de l'Amérique française, la communauté socioculturelle dont il fait partie de façon incontournable. La lecture et son rôle de lecteur sur demande sont des parties de l'identité personnelle de Francis, et l'Amérique française est intrinsèquement liée à l'aspect socioculturel de son identité. Toutefois, la lecture et l'appartenance à l'Amérique française ne sont pas les éléments uniques de ces deux espaces identitaires, mais c'est sur eux que Francis s'appuie afin de rendre son sens de l'identité plus fort, et ainsi, de retrouver sa confiance. Vers la fin de l'histoire, Francis fait deux rêves qui représentent sa transformation identitaire, et il verbalise ses nouveaux sentiments à Marine.

* * *

Dans presque tout le roman, Francis a un point de vue de lui-même qui privilégie le sentiment de n'être « qu'un petit frère » (ALM, p. 95); il n'existe donc que dans l'ombre du « vieux Jack »¹¹, son frère aîné (p. 20). Francis rappelle plusieurs fois qu'il n'est qu'un petit frère afin de justifier une confusion, une hésitation, une tristesse, un obstacle, une incertitude et un tabou de son côté¹² : « Comme toutes les fois où j'hésitais sur la conduite à suivre, je me demandai ce que mon frère Jack aurait fait à ma place. » (ALM, p. 23) En mesurant sa propre valeur par rapport à celle de son frère aîné, Francis ne sera que déçu dans toutes ses affaires et son estime de soi en souffrira.

En fait, du côté de sa famille, les sentiments de Francis au début du récit se caractérisent par le vide. Le souvenir qu'il a de son père privilégie le manque de gratitude : « J'espérais de toutes mes forces que mon père allait se rendre compte que j'avais bien travaillé. [...] À chaque fois, j'étais déçu. Il ne remarquait rien. » (ALM, p. 17) L'autre frère de Francis, Théo, a quitté la famille « depuis longtemps » (p. 15), et sa sœur, qu'il aime presque incestueusement, est souvent absente elle aussi parce qu'elle voyage toujours. Quant à son frère Jack, rappelons que, même s'il habite le même immeuble que Francis, « Jack écrit son roman; il vit dans un autre monde. » (ALM, p. 27) Jack a l'esprit ailleurs et il s'éloigne peu à peu lui aussi de Francis.

En dehors de l'espace identitaire qui concerne sa famille, Francis se sent maladroit et découragé dans sa vie personnelle et professionnelle, ainsi que dans son âme franco-nord-américaine. En fait, ces deux espaces identitaires se chevauchent beaucoup,

¹¹ Dans les premières pages du texte, Francis dit qu'il est « le petit frère de Jack » (ALM, p. 11), et il le redira à plusieurs reprises tout au long du roman. Cela est presque toujours chargé d'une connotation négative : « Cette méprise allait laisser des traces dans mon esprit, c'est ce qui arrive quand on est un petit frère. » (p. 13)

¹² Par exemple, voir respectivement les pages 13 (citation ci-dessus), 49, 54, 95, 119 et 121 de *L'anglais*.

sa vie personnelle et professionnelle reflétant souvent le vide qu'il ressent dans son âme francophone.

En outre, dans sa vie personnelle, au début, Francis semble toujours insatisfait de son rapport avec tous les personnages féminins. Rappelons que sa sœur, qu'il aime beaucoup, est initialement absente. Quant aux autres personnages féminins, il dit que « [t]outes les filles [l]'intimident » (ALM, p. 31), et il s'en plaint : « Bien que Marine soit de mon âge, ce n'est pas moi qu'elle aime : elle est amoureuse de mon frère Jack. » (p. 27) Il est clair que Francis a envie d'être lui-même amoureux de Marine, et il est jaloux qu'elle et son frère soient des amants : « je les aperçus de loin. [Jack et Marine] s'étaient enfouis dans le sac de couchage, et celui-ci, roulant sur lui-même [...]. Pour la deuxième fois de la journée, je sentis entrer dans mon cœur une pointe de jalousie [...]. » (ALM, p. 54) Francis est déprimé après avoir assisté à cette scène, et il réaffirme son sentiment négatif de n'être qu'un petit frère : « Le soleil ne brille pas très longtemps pour les petits frères. » (p. 54) Ce sentiment récurrent, ainsi que sa timidité avec les personnages féminins, affectent négativement sa vie professionnelle aussi.

Après avoir vu Marine et Jack ensemble dans le sac de couchage, Francis avoue que « [son sentiment de jalousie] l'emporta sur le bien-être que [son] travail [lui] avait procuré. » (ALM, p. 54) De plus, sa timidité avec Limoilou affecte sa capacité « de lui faire la lecture d'une voix professionnelle [...].¹³ » Au début de *L'anglais*, le livre que Francis est en train de lire à la jeune Limoilou, *Le poney rouge* de John Steinbeck¹⁴,

¹³ « [...] [J]e n'aurais pas été capable de lui faire la lecture d'une voix professionnelle si son visage avait été tourné vers moi. » (ALM, p. 31)

¹⁴ John Steinbeck (1986), *Le poney rouge*, traduit de l'anglais par Marcel Duhamel et Max Morise, Paris, Gallimard, coll. « Folio junior », 122 p.

a pour sujet « l'histoire d'un petit garçon "rêveur et solitaire" [...]. » (THA, p. 30)
Le caractère de Francis ressemble d'ailleurs à celui du personnage de Steinbeck. Cependant, Limoilou n'a pas du tout l'air de s'intéresser à l'histoire de Steinbeck. Ainsi, le choix de texte initialement effectué par Francis représente ici une sorte de défaite professionnelle.

Francis essuie un autre échec, à la fois professionnel et socioculturel, quand une mystérieuse femme lui demande un rendez-vous, et elle est absente lorsque Francis arrive chez elle pour leur rencontre. Il y retourne deux autres fois, car il veut bien faire sa connaissance, et il pense qu'« [il n'avait] pas bien fait [son] travail. » (ALM, p. 65) Elle n'est jamais dans son appartement. Cette absence souligne encore une fois le sentiment de défaite et de solitude qui marque le début du roman.

En ce qui concerne l'espace socioculturel de l'identité de Francis, puisque la mystérieuse femme habite « en bordure des Plaines d'Abraham » (ALM, p. 12), à son premier visite chez elle, Francis rappelle « la défaite des Plaines d'Abraham » dans les mots de son frère Jack : « Le marquis de Montcalm avait été tué, le Canada était devenu un pays britannique et, depuis lors, nous avons tous la mort dans l'âme [...]. » (ALM, p. 23-24) Ainsi, au commencement de l'histoire, Francis voit son rapport avec l'Amérique française comme une sorte d'abîme identitaire, car il appartient à ce « nous » dont Jack parle; il s'agit de la communauté francophone en Amérique du Nord. La femme mystérieuse devient symbolique de cette « mort dans l'âme ». Son appartement est plein de symboles de l'identité socioculturelle francophone. À la première visite chez elle, Francis voit « les six volumes rouges du *Grand Robert de la langue française* » parmi d'autres dictionnaires et encyclopédies (ALM, p. 24).

Mais l'appartement est toujours en « désordre » (p. 24), ce qui est aussi représentatif des difficultés éprouvées par Francis par rapport à son identité socioculturelle. Pendant sa visite suivante, Francis remarque « un extrait du journal *Le Monde* intitulé “La pensée française”.¹⁵ » (ALM, p. 42) Ainsi, la mystérieuse femme représente la langue française et l'imaginaire francophone, mais elle est absente. Dans un rêve de Francis, cette femme apparaît quitter l'Amérique du Nord :

J'avais rêvé à la mystérieuse femme [...]. La femme arrivait sur les Plaines d'Abraham. [...] Elle passait au milieu des blessés sans les voir et semblait indifférente à leurs souffrances. [...] [E]lle montait [...] dans un grand voilier qui arborait un pavillon fleurdelisé. [...] [L]a femme était à la proue du voilier, et celui-ci, doublant la pointe de l'île d'Orléans, mettait le cap sur le golfe et la vieille Europe (ALM, p. 39-40).

Cette vision d'un symbole de l'âme francophone abandonnant les soldats français (et toute la Nouvelle France) après la défaite des Plaines d'Abraham souligne « la mort dans l'âme » ressentie par Francis et son frère.

Comme nous venons de le voir, la première portion du récit souligne les sources de chagrins de Francis et son mal-être général. Sa sœur n'est pas là, son frère est dans un « autre monde », sa lecture n'a pas l'effet qu'il désire, l'Amérique française a été abandonnée par le souvenir de la défaite sur les Plaines d'Abraham, et Francis est déserté par la mystérieuse femme dans plusieurs sens. Mais tout au long du roman, son frère Jack écrira un « roman sur l'Amérique française [qui] était à ses yeux un dernier combat. Sa bataille des Plaines d'Abraham. » (ALM, p. 91) Nous verrons comment Francis s'engagera dans sa propre bataille pour retrouver son âme franco-nord-américaine.

¹⁵ Bien que la plupart des références intertextuelles qui paraissent dans les romans de Poulin renvoient à des œuvres bien réelles, nous n'avons rien trouvé après avoir cherché cet article dans les archives du journal *Le Monde*, donc il semble qu'il s'agisse d'un article fictif.

Puisque Jack est écrivain, son combat passe par l'écriture, tandis que celui de Francis est lié à la lecture.

* * *

Plusieurs indices des changements identitaires à venir chez Francis se trouvent dans la première partie du récit. Rappelons qu'il dit que « pour lui, la lecture est une drogue. » (ALM, p. 19) Comme remède, cette « drogue » l'aidera à cultiver son amour-propre dans une lecture marquée par un point de vue surtout favorable de la communauté de l'Amérique française à laquelle il appartient. Jack « travaillait très fort sur un roman dont le thème était la place du français en Amérique » (ALM, p. 23); c'est aussi par l'espace socioculturel de la communauté de l'Amérique française que Francis est capable d'affirmer son identité, revendiquée de manière positive, qui lui permet d'être davantage qu'un petit frère.

Un autre indice de cette réalisation du soi à venir correspond au moment où Francis raconte ses souvenirs « [des] histoires de Ti-Jean et des Géants. » (ALM, p. 32) Il reconnaît que les « aventures » (p. 32) du folklore canadien-français remontant à l'enfance et dont il se souvient peuvent lui donner la force et le pouvoir de s'améliorer et de réussir. Encore une fois, cet indice de l'évolution identitaire de Francis émane des récits liés à l'imaginaire socioculturel de l'Amérique française.

Son « goût de la lecture » (ALM, p. 33) a été influencé par sa famille dans son enfance. Son « père construisit deux bibliothèques [...] [où] [il] n'y avait pas de meilleur endroit pour lire », et il « [est devenu] l'assistant d'un oncle qui faisait une tournée en bibliobus. » (ALM, p. 33) C'est grâce au bibliobus qu'il a découvert « [l]es vrais livres [...] » (p. 33) C'est là où il a trouvé l'histoire d'Henri Richard qui

devient un grand élément, tiré de la mémoire socioculturelle de l'Amérique française, de son identité personnelle :

Henri Richard était un petit frère comme moi. [...] [Et même si] Henri n'avait aucune chance d'égaliser les résultats de son illustre frère [Maurice Richard] [...] [s]es succès me réchauffaient le cœur et, par moments, j'avais l'impression de grandir à travers lui. (ALM, p. 34-36)

En parlant de Maurice Richard et de son impact sur tout le Canada français, Francis dit : « [Il] était devenu l'idole des Canadiens français, le sauveur de la nation, celui qui pouvait nous venger de la défaite des Plaines d'Abraham. » (p. 35) Par contre, il s'identifie au petit frère de Maurice Richard, et ainsi, Henri Richard devient « l'idole » et « le sauveur » de Francis, le vengeant de ses échecs identitaires.

3. Une relecture « refrancisante »

Vers le milieu du récit, Francis se concentre de plus en plus sur la magie de la lecture et sur l'histoire de l'Amérique française, et son malaise identitaire commence à s'apaiser un peu. Le frère de Francis, Jack, commence à faire des appels « de plus en plus souvent pour que [Francis] lui rafraîchisse la mémoire [...] [quand] [Jack] oublie les dates des principaux événements qui jalonnent l'histoire du Canada et des États-Unis. » (ALM, p. 45) Cet appel à l'aide au sujet de l'histoire socioculturelle de l'Amérique française redonne confiance à Francis. Son frère aîné a besoin de lui. De plus, Jack recommande à Francis « un texte de Lewis et Clark intitulé *Far West*¹⁶ [...] ». (ALM, p. 46) Jack pense que Limoilou aimera ce texte. En fait, cette nouvelle histoire cause immédiatement un changement dans l'humeur de Limoilou, et, du même coup, transforme l'humeur de Francis. Dans le texte, la sœur de Francis et Jack « avait écrit :

¹⁶ Meriwether Lewis et William Clark (2000), « Volume 1. La Piste de l'Ouest », dans Michel Le Bris (dir.), *Far West, Journal de la première traversée du continent nord-américain 1804-1806*, traduit de l'anglais par Jean Lambert, Paris, Phébus, coll. « Libretto », 399 p.

“Mon cœur est avec toi sur les routes de l’Amérique française.” » (ALM, p. 46) Ainsi, par l’esprit et le souvenir affectueux, la sœur se retrouve présente et comme Jack, elle pousse Francis au changement – l’imaginaire socioculturel de l’Amérique française commence à marquer positivement la vie de Francis grâce à l’influence de sa fratrie, mais surtout grâce à sa nouvelle lecture et l’accent qu’il met sur les portions des journaux qui concernent le rôle joué par les Français dans l’exploration de l’Ouest américain.

En lisant le texte de Lewis et Clark, Limoilou commence à poser des questions pour la première fois et « son visage s’éclairait. » (ALM, p. 53) De son côté, Francis admet que « [son] âme de lecteur se trouva plus légère » (p. 53), car sa lecture de l’histoire de l’Amérique française représente le renouvellement de son âme francophone :

De mon côté, je me réjouissais de constater que le parcours des explorateurs était jalonné de noms français. Noms de villages, de forts, de cours d’eau, de collines, mais aussi de voyageurs, de guides, d’aventuriers, de traiteurs de fourrures. Ils s’appelaient Loisel, Dorion, Laliberté, Lepage... Leurs noms avaient des consonances familières et je les prononçais avec d’autant plus de respect que l’Histoire les avait oubliés. (ALM, p. 81)

Francis est fier que les journaux de deux célèbres explorateurs anglophones soient fortement marqués par la présence et l’aide des Français et de leurs alliés. Grâce aux journaux de Lewis et Clark, Francis peut traverser symboliquement l’Amérique française. De plus, il est inspiré par son voyage imaginaire et son âme française commence à renaître comme une partie positive de son identité socioculturelle. La scène analysée ci-après démontre bien le commencement de cette renaissance socioculturelle chez Francis.

Quand l’homme retourne à la maison de la mystérieuse femme pour la toute dernière fois, un policier l’approche. D’abord, il résume le rôle du petit frère, hésitant et « [se sentant] comme Henri Richard lorsque son frère Maurice le foudroyait du regard parce qu’il avait raté un but. » (ALM, p. 68) Il a peur parce qu’« [il s’était] construit

un monde imaginaire autour de la mystérieuse femme, et voilà qu'un intrus pénètre dans [son] petit univers et risquait de tout jeter par terre. » (p. 69) Mais après ces courts moments d'incertitude, Francis semble plus fort dans sa peau quand il répond aux questions du policier jusqu'au point où il « [remet] la Police montée à sa place » en demandant sèchement au policier pourquoi il a utilisé un mot anglais au lieu d'un mot français, le mot *deal* au lieu de marché (ALM, p. 70). Encore une fois, il évoque l'image d'Henri Richard, mais cette fois, ce n'est pas pour faire allusion au « petit frère ». Il se demande : « Est-ce que, malgré sa petite taille, Henri Richard ne ripostait pas à toutes les attaques de ses adversaires sur la patinoire ? » (p. 70) En utilisant un mot anglais, le policier devient un adversaire pour Francis, car ce dernier commence à renforcer son estime de soi en intégrant l'imaginaire socioculturel de l'Amérique française comme une partie de son sens de l'identité. Il commence à être plus confiant qu'auparavant; il se sent mieux dans sa peau en défendant son identité comme étant partie de la communauté de l'Amérique française.

Afin de lui reprocher son emploi d'un mot anglais dans une situation où « [I]es deux mots [...] ont exactement le même poids » (ALM, p. 71), Francis accuse le policier de « [penser] que l'anglais est une langue magique ! » (ALM, p. 71) En fait, il se reproche lui aussi de penser ainsi quand il emploie les mots *poker-face*, *flash* et *cheap* (p. 126). Il essaie de défendre l'intégrité du français contre les intrusions de l'anglais. Mais pourquoi? Francis avoue à la fin que la raison pour laquelle l'anglais n'est pas une langue magique est que le français est la langue magique et qu'« [il en avait] fait la preuve avec [ses] séances de lecture.¹⁷ » (ALM, p. 145) Prenons l'adjectif *magique*

¹⁷ « – Jack a presque fini son livre. Il a trouvé un titre : *L'anglais n'est pas une langue magique*. C'est une phrase que j'avais prononcée devant lui. – Drôle de titre pour un roman... – C'est ce que je lui ai dit.

dans son sens secondaire; selon Francis, le français est ce « [d]ont les effets sont extraordinaires [...] [ou] [q]ui agit d'une manière surprenante.¹⁸ » Ainsi, la langue française et l'imaginaire francophone sont capables d'influencer beaucoup la vie de Francis. En affirmant sa francité, Francis est capable de raffermir la partie de son identité que la mémoire de la défaite des Plaines d'Abraham a affaiblie. Par conséquent, il peut aussi développer sa confiance et son estime de soi.

Mais l'emploi de l'adjectif *magique* pour décrire le français souligne aussi un certain caractère illusoire de l'imaginaire francophone en Amérique du Nord. En trouvant de nombreux noms français dans ses lectures des journaux de Louis et Clark¹⁹, il est clair que Francis pense que l'histoire de l'Amérique francophone n'est pas suffisamment mise en évidence dans la mémoire nord-américaine. Rappelons qu'il dit : « je [...] prononçais [les noms français] avec d'autant plus de respect que l'Histoire les avait oubliés. » (ALM, p. 81) Ainsi, quoique Francis développe l'espace socioculturel de son identité individuelle, il y a aussi le désir chez lui de raviver la mémoire collective de l'histoire franco-nord-américaine.

Vers la fin du récit, Francis nous offre un bel exemple de cet espoir. Dans un rêve, sa sœur et lui cherchent à photocopier « le célèbre manuscrit de Louis Jolliet » afin d'« aider [leur] frère à terminer son roman sur l'Amérique française. » (ALM, p. 137) En fait, ce document, qui est le « journal [que Louis Jolliet] avait rédigé au retour de

Il a répondu que la langue magique était le français, qu'il montrait dans son livre et que moi-même j'en avais fait la preuve avec mes séances de lecture. » (ALM, p. 145)

¹⁸ Isabelle Jeuge-Maynard (dir.) (2009), « Magique », *Dictionnaire Français Larousse* [En ligne], consulté le 26 février 2013. URL : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/magique>

¹⁹ « Noms de villages, de forts, de cours d'eau, de collines, [...] de voyageurs, de guides, d'aventuriers, de traiteurs de fourrures. » (ALM, p. 81)

son grand voyage sur le Mississippi avec le père Marquette », avait été « perdu à tout jamais en faisant naufrage dans les rapides de Lachine. » (p. 33)

Le point culminant de la quête identitaire de Francis se trouve dans une scène du chapitre qui suit celui où Francis raconte son rêve. Marine l'invite alors à se rapprocher d'elle. Inattendue, mais désirée par Francis depuis le début du roman, cette invitation ne signifie que l'aboutissement de son évolution identitaire et la fin de son appréhension de soi limitée au statut de « petit frère ». En fait, Marine inverse cette qualification négative de Francis en le saluant d'une manière positive : « – Bonjour, le petit frère ! » (ALM, p. 142) Plus tard dans cette scène, Francis renverse lui-même son ancienne attitude négative; après s'être contenté d'insinuer que Marine et lui ont eu une relation sexuelle, Francis affirme qu'il « n'étai[t] pas sûr d'être encore un petit frère. » (p. 146) Ce renversement de connotation est aussi souligné dans le dernier chapitre quand Francis se définit positivement comme « un petit frère qui avait hâte de [...] serrer [Marine] dans ses bras. » (ALM, p. 155)

Dans la même scène de l'avant-dernier chapitre, en parlant à Marine des lectures qu'il a faites à Limoilou, Francis confirme ce qui a été souligné jusqu'ici concernant son sens de l'identité :

– Tu m'avais dit que la lecture était une forme de thérapie. [...] Eh bien, on dirait que la thérapie a marché dans les deux sens. Limoilou a changé, mais elle n'est pas la seule : j'ai changé moi aussi. – Tu as changé de quelle façon ? – [...] C'est comme s'il y avait plusieurs personnes en moi ! [...] Je voulais dire : tous ceux dont j'ai parlé dans mes lectures font maintenant partie de moi. [...] Je pensais à Charbonneau, Drouillard, Cruzatte, et à tous les autres, les obscurs et les sans-grade; aux grands explorateurs, Jolliet, La Salle et La Vérendrye [...]. À propos de tous ces gens-là, je voulais dire qu'un peu de leur sang, mélangé à du sang indien, coulait dans mes veines. J'avais tardé à m'en rendre compte. C'étaient les séances de lecture qui avaient déclenché ma prise de conscience. (ALM, p. 143-144)

Concernant le rapport sexuel entre Marine et Francis à la fin de ce chapitre, Francis dit : « le reste arriva tout seul ou presque, comme si j'étais poussé par les gens qui étaient venus avant moi [...]. » (ALM, p. 146) L'histoire de l'Amérique française devient intimement partie de son être à la fin du roman.

* * *

En somme, alors que *La traduction est une histoire d'amour* présente le monde hybride de Marine, *L'anglais n'est pas une langue magique* décrit celui de Francis qui privilégie l'univers francophone. Ce faisant, le traitement du contact entre les imaginaires anglophone et francophone qui est propre à ALM révèle une certaine distance entre les deux, du moins en comparaison avec l'hybridité qui se trouve au cœur de *La traduction*. Néanmoins, cet écart qui résulte de la re francisation identitaire de Francis résiste d'une certaine manière à la dimension conflictuelle qui se manifestera dans le prochain roman du corpus. Tout conflit qui se présente dans *L'anglais* se limite en effet aux discours historique et linguistique. Par contre, nous verrons dans le prochain chapitre que *L'homme de la Saskatchewan* introduit le rapport le plus conflictuel entre les imaginaires sociolinguistiques. Il reprend le thème principal de la re francisation, mais il l'aborde en privilégiant l'espace collectif plutôt que l'espace individuel. Cette transition s'effectue à travers le nouvel emploi de Francis (l'écrivain fantôme).

CHAPITRE IV

Refrancisation communautaire : *L'homme de la Saskatchewan*

L'univers narratif mis en place dans *La traduction est une histoire d'amour* et qui est repris dans *L'anglais n'est pas une langue magique* est aussi celui du troisième roman du corpus, *L'homme de la Saskatchewan*. Outre quelques nouveaux personnages, nous y retrouvons aussi les principaux personnages des deux romans précédents, notamment Jack et Francis. Ce dernier reprend le rôle de narrateur-personnage qu'il occupe également dans *L'anglais*. Alors que son point de vue est toujours privilégié dans *L'homme*, sa perspective change par rapport à la refrancisation au centre de *L'anglais n'est pas une langue magique*, car son métier de lecteur sur demande n'est plus au centre de l'intrigue. Francis devient un écrivain fantôme lorsqu'il entreprend la rédaction de l'autobiographie d'un gardien de but de la Saskatchewan qui s'appelle Isidore Dumont. Ce changement de travail entraîne encore une modification de la manière dont les imaginaires sociolinguistiques se déploient dans l'espace romanesque.

Dans *La traduction est une histoire d'amour*, en analysant la narratrice-personnage de Marine, son métier de traductrice et son rapport quasi amoureux avec l'auteur du texte source, nous avons constaté l'univers quelque peu hybride de la traductrice qui caractérise le contact entre les imaginaires anglophone et francophone. De la même manière, en examinant le nouveau narrateur-personnage de *L'anglais*, Francis, ainsi que son métier de lecteur sur demande et sa relecture de l'histoire de l'Amérique française, nous avons découvert que ce nouveau point de vue place le monde francophone au premier plan du nouvel imaginaire romanesque. Ainsi, *L'anglais*

introduit un élément d'écart entre les imaginaires sociolinguistiques qui est relativement absent de *La traduction*.

Dans le présent chapitre, suivant une démarche similaire à celle qui a été adoptée pour l'étude des deux premiers textes du corpus, nous procéderons à l'analyse de l'exploration du contact entre les imaginaires anglophone et francophone qui caractérise *L'homme de la Saskatchewan* : nous aborderons brièvement le nouvel emploi de Francis, celui de l'écriture fantôme; nous verrons le conflit sociolinguistique, à la fois historique et actuel, qui est au cœur de l'intrigue; nous remarquerons la même influence de l'histoire communautaire sur l'esprit individuel que nous avons trouvé dans ALM, tout en soulignant de quelle façon cet enjeu affecte les personnages principaux (Francis et le personnage-sujet autobiographique, Isidore); nous constaterons enfin que l'histoire racontée par ce dernier, ainsi que ses opinions sur la place des francophones dans le monde du hockey, influenceront les convictions sociolinguistiques de Francis. Tout comme dans *L'anglais*, le thème de la re francisation est crucial dans *L'homme de la Saskatchewan*. Pourtant, alors que le premier s'intéresse surtout à la re francisation identitaire de Francis, l'autre présente un discours davantage lié à la re francisation de toute la communauté franco-nord-américaine.

* * *

Le discours sur le contact des mondes sociolinguistiques au cœur de *L'homme de la Saskatchewan* se manifeste plus ostensiblement que ceux des deux premiers romans du corpus. Pour cette raison, en comparaison avec les analyses effectuées dans les deux chapitres précédents, la démarche adoptée ici peut sembler plutôt descriptive. Néanmoins, par rapport à l'ensemble du corpus étudié, l'identification des enjeux-clés de

L'homme de la Saskatchewan contribuera significativement à l'ensemble de l'analyse, surtout à l'étude de la progression de l'exploration de la problématique effectuée dans les trois romans du corpus primaire.

De plus, puisque notre démarche suivra de près le déroulement de l'histoire racontée dans *L'homme de la Saskatchewan*, un résumé de l'intrigue, même bref, ne semble pas nécessaire. Il suffit de mentionner ici qu'au début du roman, nous apprenons que Jack a accepté d'écrire, en tant qu'écrivain fantôme, l'autobiographie d'un gardien de but de la Saskatchewan – Isidore Dumont; que Jack regrette d'avoir accepté, car il veut commencer un nouveau roman; que Francis accepte de reprendre le travail autobiographique abandonné par Jack en tant que fantôme du fantôme; et que la Grande Sauterelle fait son retour dans l'univers romanesque poulinien pour la première fois depuis *Volkswagen Blues* afin d'aider Francis dans ce travail.

1. L'écriture (fantôme) – un travail de métissage

Le fait que Francis joue un rôle d'écrivain plutôt que de lecteur dans *L'homme de la Saskatchewan* souligne la différence entre la retranscription de type personnel de *L'anglais* et celle de type communautaire de *L'homme*, car nous insistons sur une dichotomie fondamentale qui oppose la lecture et l'écriture et sur une sorte de métissage de l'écrivain avec son sujet autobiographique. En général, en ce qui concerne l'individu, la lecture est une activité interne qui est surtout marquée par l'absorption d'idées et la réflexion personnelle. Par contre, l'écriture se caractérise davantage comme une activité externe en ce qu'elle vise la prise de position et la diffusion d'idées. Puisque Francis devient un écrivain de type fantôme dans HS, c'est-à-dire qu'il écrit à la place de quelqu'un d'autre, son travail s'opère sur les deux plans : interne en tant qu'interprétation

de la vie du personnage-sujet, mais externe en tant que travail à l'intention du grand public.

Ainsi, il y a un certain enjeu de métissage de type lecture-écriture/écrivain-sujet très similaire à l'hybridité de l'ordre traduction-écriture/traductrice-écrivain qui a été rencontrée dans *La traduction*. Dans ce dernier, rappelons que la traductrice doit « se couler dans l'écriture de [l'auteur du texte source] [...] [et] épouser¹ [son] style [...] » (THA, p. 41) Pareillement, Francis « [devait] écrire comme [s'il était] le joueur de hockey. [...] [Il s'efforça] de [se] mettre dans la peau du jeune hockeyeur [...]. » (HS, p. 61) Alors que Francis n'était pas sûr au début d'être capable d'écrire, une sorte de métissage avec son sujet lui permettra de le faire. Nous verrons également que le métissage symbolique du hockeyeur et de Francis pousse ce dernier à penser autrement la re francisation communautaire.

2. Un gardien de but « re francisant »

Nous apprenons les raisons pour lesquelles le hockeyeur « [veut] qu'on écrive l'histoire de sa vie », dès le début : « – La question du français lui tient beaucoup à cœur : il veut que le Grand Club [les Canadiens de Montréal] soit composé surtout de joueurs francophones. Il est très agressif envers la direction de la Ligue nationale [de hockey (LNH)]. » (HS, p. 13) Quand Francis demande à Jack la raison pour laquelle Isidore éprouve ces sentiments, Jack lui répond : « – C'est un Métis. Il est né à Batoche, en Saskatchewan. » (p. 13) Au départ, cette explication peut sembler n'avoir aucun lien logique avec les opinions du gardien de but concernant la place du français chez

¹ C'est l'auteur qui souligne.

le Canadien². Mais lorsque Francis commence à écouter les entretiens que Jack a auparavant enregistrés avec Isidore, nous constatons que le fait d'être un Métis de la Saskatchewan est en fait central aux convictions de ce dernier, voire que cela les engendre.

L'influence que l'histoire franco-nord-américaine exerce sur le monde de Francis a été déjà mise en lumière dans l'analyse de *L'anglais n'est pas une langue magique*. Ici encore, nous verrons de quelle manière sa propre histoire conditionne la vie d'Isidore Dumont. Lorsque le récit aborde l'histoire familiale des Dumont, la francité de ces derniers et celle de toute la communauté métisse de la Saskatchewan sont mises au premier plan : « – Les Dumont [...] était un clan de Métis francophones [...]. D'après certains historiens, ils descendaient des explorateurs français qui s'étaient rendus jusqu'aux Rocheuses et qui avaient épousé des Indiennes. » (HS, p. 28) De plus, l'explication qu'Isidore donne au sujet des raisons pour lesquelles il aime le hockey depuis son enfance est également marquée par la francité :

– Le hockey nous emmenait dans un autre monde. On n'était plus des petits gamins de Batoche, on devenait les joueurs qu'on avait vus à la télé : ceux de notre époque ou les anciens, Béliveau, Lafleur, Richard... – Seulement des francophones? – C'était normal. À la maison, on parlait français³. (HS, p. 32)

Les joueurs francophones auxquels Isidore fait référence ici sont tous les trois reconnus, notamment pour avoir joué pour les Canadiens de Montréal. « [...] [C]omme tous les francophones du pays », Isidore a rêvé pendant toute son enfance de jouer un jour lui aussi pour le Grand Club⁴ (HS, p. 46).

² Les Canadiens de Montréal.

³ Les italiques sont de l'auteur.

⁴ Les Canadiens de Montréal.

Si le récit insiste sur la francité de la communauté métisse saskatchewannaise d'autrefois, il accentue en même temps le caractère anglophone de leur ancienne adversaire – l'armée canadienne. Menée contre cette dernière par Louis Riel et le grand-oncle d'Isidore en 1885, la Rébellion du Nord-Ouest a eu pour objet la préservation « [des] terres, [de la] langue et [de la] façon de vivre⁵ » des Métis francophones de la Saskatchewan (HS, p. 85). L'appellation d'« *armée canadienne*⁶ » n'est attribuée à leur ennemie qu'une seule fois au début (p. 23). Dorénavant, le récit utilise un lexique qui renvoie à l'anglicité de l'armée qui oppose les Métis saskatchewannais; « *l'armée canadienne*⁷ » devient « l'armée anglaise » (p. 23, 61), puis tout simplement, « [I]es *Anglais*⁸ [...] » (HS, p. 61) Isidore « dénonça la rudesse de la répression *anglaise*⁹ lors du soulèvement des Métis en Saskatchewan. » (p. 33) Il ressent une forte animosité envers l'armée canadienne anglophone qui a causé la défaite de sa communauté et de sa parenté, son grand-oncle¹⁰, Gabriel Dumont étant « le chef militaire des Métis [...] » (HS, p. 61)

Tout comme dans *L'anglais* où Francis cherche à raffermir l'aspect francophone de son identité individuelle que la mémoire de la défaite des Plaines d'Abraham a affaibli, Isidore cherche lui aussi à combler une lacune laissée dans son esprit francophone par la mémoire de la défaite historique subie par sa parenté et par toute sa communauté :

⁵ Les italiques sont de l'auteur.

⁶ *Idem.*

⁷ *Idem.*

⁸ *Idem.*

⁹ C'est nous qui soulignons.

¹⁰ Outre la francité générale de l'histoire familiale des Dumont que nous avons déjà remarquée, celle du grand-oncle d'Isidore, Gabriel Dumont, est aussi soulignée lorsque Francis le décrit comme « un homme qui avait l'air d'un coureur des bois. » (HS, p. 26)

– *Je m'appelle Isidore Dumont et je suis né à Batoche, en Saskatchewan. C'est là qu'ils ont enterré mon grand-oncle, Gabriel Dumont, le fameux Métis qui était le commandant militaire de la rébellion menée par Louis Riel en 1885. [...] Je dis fameux, mais c'est pas vrai. Posez la question à n'importe qui dans la rue, vous allez voir que personne n'a entendu son nom. Tout le monde connaît Louis Riel, qui a été pendu, mais on a oublié Gabriel Dumont.*¹¹ [...] [Isidore] disait que, dans sa famille, on parlait très peu de Gabriel Dumont. On le considérait comme un fauteur de troubles. Ses idées révolutionnaires avaient causé la mort de plusieurs personnes. Au bout de compte, il avait subi la défaite et s'était enfui aux États-Unis. On avait honte de lui. (HS, p. 22-23)

La défaite que Gabriel a connue, la honte ressentie par sa parenté à son égard, ainsi que sa relative absence dans la mémoire collective, s'opposent de façon marquée à l'admiration éprouvée pour lui par son grand-neveu, Isidore :

– *Pour moi, il est le fondateur de la Saskatchewan. C'était un très bon stratège militaire. Il connaissait les tactiques de la guérilla. Si Riel l'avait écouté, les Métis se seraient mieux débrouillés contre l'armée canadienne. [...] [Ils] auraient résisté assez longtemps pour que leurs revendications soient entendues. [...] Ils voulaient protéger leurs terres, garder leurs traditions, obtenir des écoles. En somme, ils essayaient de survivre en tant que nation*¹². (HS, p. 23)

La conduite des ancêtres d'Isidore, surtout celle de son grand-oncle, lors de leur lutte pour la survivance de « *leurs terres, leur langue et leur façon de vivre*¹³ » (p. 85) inspire le désir chez lui de s'engager dans sa propre sorte de bataille de préservation sociolinguistique.

Rappelons que Francis et Jack livrent eux aussi leurs propres « batailles » qui visent à faire revivre leur âme franco-nord-américaine; elles se déroulent dans leur métier : l'écriture pour Jack; la lecture pour Francis. Isidore agit pareillement dans *L'Homme de la Saskatchewan* en combattant dans l'univers professionnel et personnel qui lui est le plus familier – le monde du hockey. Ainsi, le gardien de but souhaite voir la refrancisation de la communauté dont il fait partie, c'est-à-dire celle des

¹¹ Les italiques sont de l'auteur.

¹² Les italiques sont de l'auteur.

¹³ *Idem.*

hockeyeurs – la Ligue nationale, mais surtout de sa propre équipe, les Canadiens de Montréal : « À la condition que [ses] exigences [sur la place du français chez le Canadien] fassent partie de sa biographie, peut-être qu’il arriverait à digérer la défaite de Batoche, et l’humiliation subie par Gabriel Dumont et Louis Riel [...]. » (HS, p. 85-86) Même si le souvenir de cette défaite suscite l’animosité chez Isidore envers le monde anglophone en général, cette histoire n’est tout de même pas la seule à lui inspirer du ressentiment.

En plus des hostilités historiques entre les mondes anglophone et francophone que l’histoire de la rébellion de 1885 fait remonter à la surface, le récit est également marqué par un certain antagonisme sociolinguistique bien contemporain qui se révèle dans l’univers du hockey dont Isidore fait partie. La perspective propre au hockeyeur tient compte de la nature dominatrice de la langue anglaise dans la LNH, et à partir de cette observation, Isidore éprouve le besoin de dénoncer l’absence francophone dans le monde de hockey, ainsi que le désir de refranciser les équipes du Québec.

Selon Isidore, « *la langue du hockey, c’est l’anglais. De Vancouver à Halifax, en passant par Edmonton, Winnipeg, Toronto. Même à Montréal [...] On parle anglais partout*¹⁴. » (HS, p. 83) Le hockeyeur l’avoue, mais nous verrons qu’il n’est pas du tout heureux de cette situation. En parlant de sa participation dans une équipe amateur à Saskatoon, de son repêchage par le Grand Club de Montréal, et du temps passé comme réserviste pour les Bulldogs d’Hamilton, l’équipe affiliée au Grand Club, Isidore dénonce toujours la difficulté et l’adversité qu’il a connues en tant que joueur francophone. D’abord, à Saskatoon, « ses coéquipiers le traitaient de *frog*¹⁵ à cause de son accent [...]

¹⁴ Les italiques sont de l’auteur.

¹⁵ C’est l’auteur qui souligne.

[et] il avait du mal à contenir son caractère rebelle.» (HS, p. 45) Ensuite, à Hamilton, même s'il y avait des joueurs francophones, Isidore se plaignait qu'ils ne lui parlaient pas toujours en français : « *Sitôt qu'il y avait un anglophone aux alentours, tout le monde parlait en anglais*¹⁶. » (HS, p. 85) Mais il déclare aussitôt qu'il ne passait jamais du français à l'anglais comme le faisaient ses coéquipiers francophones :

*C'est à cause de mon ancêtre, Gabriel Dumont, et de tout ce qui s'est passé à Batoche. [...] Nous autres, les Métis, on est têtus et on a de la mémoire. On n'oubliera jamais les efforts que nos ancêtres ont faits au Manitoba et en Saskatchewan*¹⁷. (HS, p. 85)

À propos des Canadiens de Montréal, Isidore continue à se lamenter sur l'absence de joueurs francophones – il y en a « *seulement trois*¹⁸. » (p. 85) De plus, il se met en colère parce que « [les] *partisans* [...] *encouragent* [les Canadiens] *en anglais. Ils crient* :¹⁹ “Go Habs Go!”²⁰ » (HS, p. 85) Enfin, il se demande : « *Est-ce qu'on n'est pas dans la plus grande ville française en Amérique du Nord?*²¹ » (p. 85) En outre, en tant que forme de « répression anglaise » (p. 33) similaire à celle que ses ancêtres ont subie, Isidore déclare que « son accession à la Grande Ligue avait été retardée du fait qu'il était un Canadien français. » (HS, p. 33) Toutes les plaintes précédentes, combinées au désir de venger la défaite de son grand-oncle, poussent Isidore à adopter un point de vue particulier sur la nécessité de re franciser le Grand Club :

[II] déclara que le hockey devait être aussi français à Montréal qu'il était anglais à Toronto ou à Vancouver; que l'hymne national devait être chanté en français seulement; que la majorité des joueurs et des membres de la direction devaient être des francophones. (HS, p. 85)

¹⁶ Les italiques sont de l'auteur.

¹⁷ *Idem.*

¹⁸ *Idem.*

¹⁹ *Idem.*

²⁰ C'est l'auteur qui souligne.

²¹ Les italiques sont de l'auteur.

3. L'écrivain « métissé »

Au début, Francis se méfie des convictions d'Isidore. En paraphrasant une déclaration du hockeyeur, Francis révèle son doute à cet égard : « [Le hockeyeur] *prétendit*²² [que] son accession à la Grande Ligue avait été retardée du fait qu'il était un Canadien français. Je pris bonne note de cette dernière affirmation *qui me paraissait exagérée*²³. » (HS, p. 33) Francis hésite donc sur certaines allégations du hockeyeur concernant les difficultés auxquelles il a fait face en tant que joueur francophone, et la contrariété éprouvée par Isidore trouble initialement l'esprit de Francis : « Éteignant le magnétophone, je me mis à déambuler dans l'appartement sans trop savoir ce que je faisais, puis je m'allongeai sur mon lit. Non pas pour réfléchir, mais bien pour laisser retomber les émotions. » (HS, p. 33) Néanmoins, il commence à écrire « quelques bouts de phrases qui révélaient les idées du hockeyeur sur la place des francophones dans son équipe et le ton agressif avec lequel il parlait des autorités de la Ligue nationale. » (p. 33-34) Aussitôt, la constatation de l'agressivité d'Isidore envers les responsables de la LNH pousse l'appréhension de Francis jusqu'à l'inquiétude de faire outrage aux autorités de la Grande Ligue. Il juge nécessaire de « faire connaître à l'éditeur de Jack [...] les idées contestataires du joueur de hockey. » (HS, p. 34) L'éditeur lui répond : « Par prudence [...], il allait communiquer avec un de ses amis qui était proche du commissaire de la Grande Ligue. Il voulait lui soumettre discrètement le plan de la biographie et surtout les idées quelque peu subversives du hockeyeur. » (p. 36) Pourquoi l'éditeur s'inquiète-t-il assez du point de vue dit subversif du hockeyeur pour ressentir le besoin d'en prévenir le commissaire de la LNH? (Nous apprendrons

²² C'est nous qui soulignons.

²³ *Idem.*

ultérieurement que ce dernier est anglophone; plus bas, nous verrons la dimension significative conférée à ce fait.) Si les idées du hockeyeur étaient contestataires sur un autre plan (et non pas sur celui qui s'oppose au pouvoir anglophone du monde de hockey), Francis et l'éditeur s'en soucieraient-ils autant? Quelle puissance la Ligue nationale possède-t-elle pour qu'elle puisse faire naître cette appréhension, à la fois chez l'écrivain et chez l'éditeur?

Nous trouverons d'ailleurs que l'inquiétude de ces derniers augmente. Francis se rend compte que « [les] tendances nationalistes [d'Isidore] allaient beaucoup plus loin [qu'il] ne le pensai[t]. » (HS, p. 87) Encore une fois, il estime nécessaire de « [prévenir] l'éditeur de ce changement [...] » (p. 87) :

*Je suis frappé, à présent, par les tendances ultranationalistes de cette personne et je me sens obligé d'orienter mon livre dans cette direction. À votre avis, est-ce que ce choix risque de provoquer des réactions négatives chez les lecteurs ou encore chez les responsables anglophones de la Grande Ligue?*²⁴ (HS, p. 89)

La réponse de l'éditeur semble d'abord pragmatique : « *Le commissaire [...] ne sera pas content, mais je vous propose de ne pas en tenir compte. Si les idées nationalistes sont excessives, il en résultera un débat public qui fera grimper les ventes*²⁵. » (HS, p. 89)

Toutefois, à la fin de son message, l'éditeur ajoute : « *P.-S. Détruisez ce message*²⁶. » (p. 89) Quel étrange *postscriptum* pour une correspondance professionnelle! Pourquoi faut-il détruire le message? Si l'éditeur recommande à Francis de poursuivre la rédaction de l'autobiographie sans considérer les répercussions potentielles, il paraît quand même préférer effacer toute trace de ses conseils. Les inquiétudes de l'éditeur ne soulignent-elles pas une certaine soumission à l'autorité anglophone de la Grande Ligue, donc à

²⁴ Les italiques sont de l'auteur.

²⁵ *Idem.*

²⁶ *Idem.*

la même autorité qu'Isidore dénonce? Si oui, et par extension, cela ne représente-t-il pas aussi une sorte de résignation au caractère dominateur du monde anglo-nord-américain en général? Nous dirions que c'est bien le cas, car, évidemment, la Ligue nationale et le Grand Club représentent respectivement l'Amérique du Nord, dominée par les Anglophones, et la Francophonie nord-américaine, tenant actuellement une place minoritaire en Amérique et étant inondée partout par le monde anglophone majoritaire qui l'entoure. Ainsi, la LNH est un microcosme de l'Amérique du Nord où le Grand Club tient la place du Québec.

Nous verrons par la suite que si Francis a initialement considéré les exigences d'Isidore suspectes, c'était surtout parce que la défaite historique particulière aux Métis de la Saskatchewan et à la famille Dumont, ainsi que les difficultés éprouvées par Isidore à propos de la Ligue nationale, étaient toutes dénuées de sens pour l'écrivain au début du récit. Tout lui a semblé n'avoir aucun lien personnel ni communautaire. Mais avant la fin du récit, Francis se rend compte que les contrariétés d'Isidore intéressent aussi bien la collectivité franco-nord-américaine que celles qu'il a ressenties en tant que Québécois, incluant la défaite des Plaines d'Abraham et la mort dans l'âme francophone au centre de *L'anglais n'est pas une langue magique*. Enfin, Francis a découvert que les convictions d'Isidore s'alignent en fait avec ses propres convictions concernant la place du français en Amérique du Nord. Mais il ne s'aperçoit de ces points communs qu'au moment où la volonté anglophone de la Grande Ligue qui vise à empêcher la publication de l'autobiographie d'Isidore se manifeste réellement dans sa propre vie.

Dès que Francis communique ses inquiétudes à l'éditeur et que ce dernier les transmet par la suite au commissaire de la Grande ligue, plusieurs incidents irréguliers

commencent à troubler la vie généralement paisible de son frère Jack²⁷. La sœur de Francis et Jack « [a] vu un homme qui se tenait devant chez [Jack] [...] [qui] est parti très vite [...] [et] a pris l'escalier de secours. » (HS, p. 35-36) Cet homme qui « ressemblait à un lutteur [...] [qui s'appelle] Mad Dog » (p. 35-36) réapparaît à plusieurs reprises tout au long de l'intrigue, envahissant chaque fois l'espace intime de Jack : les couloirs de l'immeuble où Jack et Francis habitent, le cimetière de l'ancienne église St. Matthew qui est devenu un parc public où Jack passe beaucoup de son temps libre, et finalement, l'appartement même de Jack. C'est lors de la scène où Francis « [aperçoit] [...] le visage à moitié caché derrière un journal, nul autre que Mad Dog » (HS, p. 49) que le narrateur se fait logiquement sa propre idée de qui cet homme doit être :

[I]l m'apparut que plusieurs faits récents devraient être liés les uns aux autres. D'abord, le courriel que j'avais envoyé à l'éditeur pour l'informer des idées du gardien de but concernant le nombre de joueurs francophones dans le Grand Club. Ensuite, la réponse de l'éditeur qui avait l'intention, par l'intermédiaire d'un ami, de faire connaître l'aspect tendancieux de l'autobiographie au commissaire anglophone de la Ligue nationale. Enfin, l'arrivée de Mad Dog, qui semblait rôder autour de mon frère.

La conclusion s'imposait d'elle-même : le dénommé Mad Dog avait été engagé par la direction de la Grande Ligue pour exercer, auprès de Jack, un genre de surveillance ou quelque chose de plus radical. (HS, p. 51)

Selon Francis, Mad Dog représente une « menace » pour son frère (p. 53), et après tout, nous trouvons qu'il a eu raison de s'inquiéter; Jack est enlevé de son appartement par « deux hommes [...] [qui] parlaient anglais²⁸ » (p. 99), et Francis formule une théorie sur la raison pour laquelle ils l'ont emmené : « – [...] Il est évident que le commissaire et son homme de main [Mad Dog] n'ont pas très envie de voir des clubs francophones dans la Ligue nationale. » (HS, p. 100)

²⁷ Rappelons que selon l'éditeur, Jack écrit toujours l'autobiographie; tout le monde, sauf Jack, la Grande Sauterelle et Francis lui-même, ignore que ce dernier a repris le travail de son frère. Ainsi, l'éditeur, et par conséquent le commissaire de la LNH également, pensent que Jack s'occupe toujours de l'écriture.

²⁸ Francis se renseigne de ce fait auprès d'une voisine. (HS, p. 98)

Nous apprenons par la suite qu'un représentant de la Ligue nationale, Gary, et Mad Dog ont enlevé Jack afin de l'interroger sur le contenu de l'autobiographie du hockeyeur. Évidemment, Jack n'en sait rien, car Francis l'écrit seul. Francis et la Grande Sauterelle décident d'attendre leur retour chez Jack, car Francis est certain qu'ils reviendront dès qu'ils se rendent compte que Jack n'a pas le manuscrit de l'autobiographie. À leur retour, nous remarquons que Gary ne parle que l'anglais, même si tout le monde autour de lui discute en français, et qu'il est évident qu'il comprend « un peu le français. » (HS, p. 106) Mais surtout, il faut souligner également ici le dédain avec lequel Gary parle aux francophones (en anglais). C'est plutôt Mad Dog, l'homme de main francophone, qui pose toutes les questions sur le manuscrit à Francis.

Mad Dog commence en demandant si « le texte est agressif envers les Anglais. » (HS, p. 108) Francis évite adroitement la question en faisant glisser le propos auquel la question se rapporte des sentiments du hockeyeur à ceux de Jack; il affirme qu'il n'est pas d'avis que le texte est agressif, car « [son] frère n'a pas une once d'agressivité. » (p. 108) À la question, « Est-ce qu'on va demander qu'à Montréal, l'hymne national soit chanté en français d'un bout à l'autre? », Francis répond que « [o]ui, tout comme il est chanté seulement en anglais à Toronto et dans le reste du Canada », et Gary ne peut qu'avouer « dans un geste de résignation » que cette revendication est bien normale (HS, p. 109). Au sujet du désir d'Isidore que « la plupart des joueurs du Grand Club soient des francophones comme autrefois », Francis raconte calmement des bouts de l'histoire des ancêtres du hockeyeur tout en demandant à Mad Dog et à Gary de « [se mettre] à la place d'Isidore Dumont. » (HS, p. 109) Francis l'a fait en écrivant l'autobiographie du hockeyeur, ce qui l'a poussé à

repenser la légitimité des revendications avancées par le gardien de but. Nous verrons par la suite qu'en convainquant Mad Dog et Gary de « [se mettre eux aussi] à la place [du hockeyeur] », Francis est en mesure de les faire reconsidérer la position hostile qu'ils ont initialement prise face aux « tendances ultranationalistes » d'Isidore.

Ensuite, Francis explique l'influence logique que l'histoire conflictuelle des ancêtres d'Isidore a eu sur l'esprit du hockeyeur : « Pour certaines personnes [...], le passé ne s'arrête jamais. » (HS, p. 109) En fait, tous les personnages principaux de Poulin semblent partager cette appréciation de l'influence du passé sur le présent. C'est le cas pour le hockeyeur ici, mais c'est également le cas pour Francis et pour Jack dans *L'homme* ainsi que dans *L'anglais*. Rappelons que c'est aussi le cas pour Marine dans *La traduction*.

Finalement, Francis révèle la difficulté et l'adversité qu'Isidore a connues en étant un joueur francophone dans un sport dominé de plus en plus par la langue anglaise. Encore une fois, Mad Dog et Gary ne peuvent qu'accepter le raisonnement logique que l'écrivain fantôme propose, et il faut donc qu'ils consentent à ce que les revendications du hockeyeur soient légitimes. Enfin, « Gary et [Mad Dog] se retirèrent, l'air penaud, en bredouillant des excuses, moitié en anglais, moitié en français. » (HS, p. 111)

Néanmoins, par prudence, et afin de ne pas risquer d'empêcher davantage la publication de l'autobiographie du hockeyeur, Francis ne révèle pas tout ce que le hockeyeur a dit : « Ne voulait-il pas garder les buts d'une équipe dont les propriétaires et les entraîneurs seraient des francophones? En somme, une équipe à l'image du Québec et à laquelle les Québécois pourraient s'identifier? » (HS, p. 110) Puisqu'il décide de cacher ces dernières revendications tout en convainquant le représentant de la Ligue

nationale de la légitimité des autres d'Isidore, nous voyons que l'appréhension que Francis a eue auparavant concernant les idées les plus controversées du hockeyeur ne le dérange plus. En fait, il commence même à partager les convictions générales d'Isidore, car comme nous l'avons remarqué précédemment, il constate que ses propres opinions sociolinguistiques et celles du hockeyeur s'accordent sur plusieurs plans. Nous verrons la confirmation de cette évolution chez lui au moment où il termine sa conversation avec Mad Dog et Gary en défendant vigoureusement le point de vue du hockeyeur (contre les objections des représentants de la Grande ligue) :

Au moment du repêchage par le Grand Club, le recruteur l'a salué en anglais. Lorsqu'il a été envoyé dans une filiale de la Ligue américaine, tout le monde s'adressait à lui en anglais. Enfin, quand il est devenu le deuxième gardien de l'équipe montréalaise, il y avait seulement trois francophones dans le vestiaire. La langue du club, c'était l'anglais. [...] Pourtant, on était à Montréal, la métropole d'une province dont la langue officielle est LE FRANÇAIS! C'EST FACILE À COMPRENDRE, NON?²⁹ (HS, p. 109-110)

Après avoir été personnellement impliqué dans le conflit entre les communautés sociolinguistiques, Francis offre une sorte de synthèse de points de vue sur la refrancisation, une réunion des deux sortes de refrancisation élaborées dans *L'anglais n'est pas une langue magique* et dans *L'homme de la Saskatchewan* par lui et par Isidore respectivement. En le faisant, Francis élargit le champ de sa réflexion au discours proprement québécois :

[Les] revendications [d'Isidore], je les trouvais bien normales, moi qui avais appris dans les livres d'histoire comment les Français et leurs descendants, souvent des sang-mêlé, avaient découvert et sillonné la plus grande partie de l'Amérique du Nord avec l'aide des Indiens; comment ils avaient été dépossédés de cet immense territoire par la guerre ou la politique; comment ils avaient résisté à toutes les tentatives d'assimilation et avaient réussi à protéger leur langue et à devenir maîtres de leur économie.

Comme tout le monde, je n'ignorais pas que les descendants des Français, presque aussi métissés que le gardien Isidore, étaient maintenant regroupés,

²⁹ C'est l'auteur qui souligne.

pour la plupart, dans un recoin de l'Amérique. Un îlot francophone dans un océan d'anglophones. (HS, p. 110)

Francis présente ainsi sa vision du regroupement du monde franco-nord-américain au Québec – un rassemblement aussi symbolique que réel (le premier étant pourtant le plus important pour la présente étude).

Ensuite, il pousse plus loin sa réflexion pour aborder même la question de l'autonomie québécoise : « il ne leur restait plus qu'un pas à franchir pour atteindre la dernière étape, celle à laquelle leur histoire les conduisait tout naturellement : l'indépendance. » (HS, p. 110) Une élaboration sur le débat sur la souveraineté nous conduirait hors du champ de cette analyse, mais il faut bien l'évoquer, car il représente, au moins selon Francis, l'inévitable aboutissement ultime et naturel du processus de re francisation que nous voyons se révéler dans les deux derniers romans du corpus.

En fin de compte, l'enjeu de la re francisation qui apparaît dans *L'homme de la Saskatchewan* met en place le même type de processus de re francisation que nous avons remarqué dans *L'anglais n'est pas une langue magique*. Comme nous l'avons vu en analysant les deux derniers romans du corpus, le processus de re francisation se déroule principalement sur les plans individuel et collectif, tous les deux procédant d'une manière ou d'une autre d'une re francisation symbolique ou réelle relative à l'histoire, à la langue, à l'identité ou à la communauté. Si Francis s'engage dans le processus dans *L'anglais*, il le poursuit dans *L'homme*; il l'aborde grâce à sa lecture dans le premier, à l'écriture dans le deuxième, et à l'histoire de l'Amérique française dans les deux récits; il envisage même l'aboutissement du processus, mais ce dernier se poursuit...

CONCLUSION

Notre analyse a surtout porté sur la façon singulière dont chaque roman du corpus explore le contact symbolique entre les mondes anglophone et francophone. Ainsi, nous nous sommes concentré principalement sur les différences dans la manière dont les trois romans traitent de la problématique. Néanmoins, certaines similarités se sont révélées tout au long des analyses effectuées (notamment en ce qui concerne le thème de la re francisation au cœur de *L'anglais n'est pas une langue magique* et de *L'homme de la Saskatchewan*). En guise de synthèse, nous proposerons ici une réflexion sur d'autres thèmes et enjeux qui sont partagés par les trois romans.

* * *

Si *La traduction est une histoire d'amour* présente un rapport entre les mondes sociolinguistiques marqué surtout par le thème de l'hybridité harmonieuse, ce roman laisse également présager le discours à venir dans *L'anglais n'est pas une langue magique* et dans *L'homme de la Saskatchewan* sur la re francisation identitaire, puis communautaire. En fait, dans le deuxième chapitre, rappelons que certains enjeux qui marquent la francité de l'identité plurielle de Marine ont été soulignés : le récit est écrit en français, même si Marine travaille comme traductrice vers l'anglais, écrivant donc normalement en anglais; toute référence intertextuelle écrite originellement en anglais est présentée en traduction française¹; la famille de Marine est d'origine irlandaise, mais sa parenté a adopté la langue du Québec, le français, en s'y établissant; le nom *Marine* représente la latinisation/francisation du nom anglo-irlandais de sa mère, Maureen.

¹ Rappelons que les deux exceptions sont le *Dictionary of Canadian Biography* et le « *Peterson's Field Guide to the Birds* ». (THA, p. 42, 45) Voir aussi la note numéro 20 du chapitre II.

En plus de la francité de Marine, la plupart des enjeux précédents peuvent également être lus comme soulignant la francité du roman en général. Ainsi, bien que *La traduction* ne soit pas marqué aussi profondément par le thème de la (re)francisation que les deux autres romans du corpus, il s'inscrit quand même dans la progression de la réflexion sur ce thème en lui servant de point de départ. En outre, dans une certaine mesure, *L'anglais n'est pas une langue magique* et *L'homme de la Saskatchewan* partagent les thèmes principaux de *La traduction est une histoire d'amour*, celui de l'hybridité ou du métissage, et celui de la traduction.

Revisitons dans un premier temps le thème de la traduction. Les travaux langagiers au cœur des derniers romans du corpus – la lecture dans *L'anglais* et l'écriture (fantôme) dans HS – se révèlent eux aussi comme des enjeux liés à la traduction ou à l'interprétation. Nous avons vu de quelle manière Francis (*ré*)interprète l'histoire de l'Amérique du Nord dans *L'anglais* en privilégiant le rôle que les Francophones y ont joué. Dans *L'homme de la Saskatchewan*, il faut que Francis *interprète/traduisse* la vie et les sentiments du hockeyeur afin d'écrire son autobiographie en tant qu'écrivain fantôme. Nous avons déjà vu certaines manifestations de ces enjeux dans l'analyse du corpus; il est plutôt question ici d'aborder le thème de la traduction/de l'interprétation ainsi que celui de l'hybridité/du métissage se révélant à travers des intertextes qui sont toujours nombreux dans l'œuvre poulinienne.

* * *

Nous retiendrons la manière dont l'intertextualité est définie dans un article d'Anne Marie Miraglia sur *Volkswagen Blues*². Miraglia s'appuie sur la théorie

² Anne Marie Miraglia (1989), *op. cit.*, p. 51-57.

bakhtinienne de l'intertextualité « telle que décrite par Julia Kristeva : “Parlant de ‘deux voies qui se joignent dans le récit’, Bakhtine a en vue l’écriture comme lecture du corpus littéraire antérieur, le texte comme absorption de et réplique à un autre texte.”³ » Il y a plusieurs « voies qui se joignent » symboliquement dans les trois récits du corpus (notamment le passé et le présent, les imaginaires anglophone et francophone, les univers du rêve et de la réalité, ainsi que les mondes fictionnel et réel). Chacune des « voies » a ses enjeux liés à l'intertextualité. Si Miraglia prétend que « c’est à partir de la lecture de textes historiques et de textes romanesques américains que s’écrit *Volkswagen Blues*⁴ », nous proposons que ce soit à partir d’intertextes semblables, surtout des trois évoqués ci-après, que s’écrit notre corpus primaire.

Les références intertextuelles qui se manifestent dans l’imaginaire romanesque poulinien tirent leurs origines de nombreux mondes sociolinguistiques. Certains intertextes ont été déjà soulignés dans les chapitres d’analyse, et nous pouvons trouver une liste complète des références intertextuelles littéraires du corpus primaire à la fin de la bibliographie⁵. Nous aborderons ici les trois œuvres sur lesquelles chacun des romans du corpus s’appuie le plus afin de démontrer la problématisation générale de l’enjeu de (re)francisation qui marque ces romans : les trois intertextes-clés sont *Dialogues sur la traduction* (dans *La traduction est une histoire d’amour*); des journaux de Lewis et Clark (dans *L’anglais n’est pas une langue magique*); et de *La défense du titre* (dans *L’homme de la Saskatchewan*).

³ Anne Marie Miraglia (1989), *op. cit.*, p. 54. Voir aussi : Julia Kristeva (1969), *Sémiotikè. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, p. 88; Mikhaïl Bakhtine (1987), « Le plurilinguisme dans le roman », *Esthétique et théorie du roman*, traduit de la russe par Daria Olivier, Paris, Gallimard, coll. « Tel », p. 122-151.

⁴ Anne Marie Miraglia (1989), *op. cit.*, p. 54.

⁵ Voir l’annexe à la page 96 du présent mémoire.

D'abord, en ce qui concerne les journaux de Lewis et Clark au cœur de *L'anglais n'est pas une langue magique*, le personnage de Jack Waterman remarque lui-même de quelle manière l'emploi d'un texte provenant du monde anglophone problématise le roman qu'il veut écrire et qui vise à venger métaphoriquement la défaite des Plaines d'Abraham⁶ : « Jack n'est pas très content de son roman. Il se reproche d'avoir utilisé un ouvrage écrit en *anglais*, le journal de Lewis et Clark, pour montrer la place que le *français* occupait en Amérique...⁷ » (ALM, p. 145) Paradoxalement, en même temps qu'il regrette avoir recours à ce texte dit anglophone, Jack annonce indirectement son désir d'écrire un roman qui atteigne le même niveau d'excellence littéraire qu'il reconnaît chez un écrivain anglophone; il souligne dans les trois romans qu'il ne réussit jamais à l'atteindre dans sa propre écriture : « Ce n'est pas le chef-d'œuvre immortel de Fenimore Cooper [...].⁸ »

Si Jack n'est pas capable d'écrire son roman sur l'Amérique française sans les journaux de Lewis et Clark, Francis est dans une situation semblable en écrivant l'autobiographie du hockeyeur dans *L'homme de la Saskatchewan*. En le faisant, il doit avoir recours à un recueil d'entretiens (*La défense du titre*) d'Ernest Hemingway, un écrivain fortement lié à l'imaginaire anglophone, surtout anglo-nord-américain (même si cet écrivain s'est inspiré de nombreuses influences multiculturelles, ayant voyagé partout au monde). Hemingway représente un modèle et une idole pour le frère de Francis⁹, et Jack prête *La défense du titre* à Francis afin de l'aider à écrire

⁶ Rappelons que « [s]on roman sur l'Amérique française était à ses yeux un dernier combat. Sa bataille des Plaines d'Abraham. » (ALM, p. 91)

⁷ C'est l'auteur qui souligne.

⁸ ALM, p. 115; THA, p. 123; HS, p. 49.

⁹ Le fait que Jack idolâtre Hemingway, écrivain anglophone, problématise encore une fois le thème de la (re)francisation de la même manière que nous l'avons constaté auparavant, c'est-à-dire en ce qui concerne le fait que : (1) il reconnaît l'excellence littéraire d'un écrivain anglophone et s'efforce d'atteindre

l'autobiographie d'Isidore Dumont. Sans être ainsi guidé symboliquement par Hemingway, figure de l'imaginaire anglo-nord-américain, Francis n'aurait pas été capable d'écrire l'histoire « refrancisante » du hockeyeur¹⁰. Toujours d'une manière paradoxale, nous voyons ici qu'une œuvre qui souligne la nécessité de « contrer la menace de disparition¹¹ » des Francophones d'un monde dominé par des Anglophones ne s'écrit qu'à partir des conseils d'un écrivain fortement symbolique de l'imaginaire anglophone.

Au sujet du *Dialogue sur la traduction* dans *La traduction est une histoire d'amour*, même si le premier n'est pas un texte qui trouve son origine dans le monde anglophone comme les deux ouvrages indiqués précédemment, selon les deux protagonistes, il s'agit d'un anglophone qui « prend [une] belle [francophone] par la main pour lui expliquer que l'amour [symbolique de la traduction] n'est pas dangereux [...] ». » (THA, p. 78) Dans un premier temps, l'anglophone jouant ainsi le rôle de guide problématise d'une certaine manière lui aussi l'éloge de la francité et de la (re)francisation; dans un deuxième temps, l'enjeu de l'hybridité sociolinguistique représenté par la correspondance Scott-Hébert témoigne d'une certaine « dynamique de métissage¹² » entre les mondes anglophone et francophone. En fait, un certain rapport de métissage ou d'hybridation s'établit également entre les intertextes-clés de *L'anglais* et de *L'homme*. Enfin, l'intertextualité qui se manifeste dans le corpus semble également

un succès pareil avec sa propre écriture; et (2) il a recours aux journaux d'explorateurs anglophones afin d'écrire son roman sur la place du français en Amérique.

¹⁰ L'histoire dite « refrancisante » veut dire le récit de l'expérience d'Isidore Dumont surtout concernant la dynamique entre la Ligue nationale (dominé par des Anglophones) et les hockeyeurs francophones, une dynamique qui représente également celle des communautés et des imaginaires anglophone et francophone en Amérique du Nord.

¹¹ Lise Gauvin (1997), *op. cit.*, p. 9.

¹² Le terme « dynamique de métissage » est emprunté de la note 23 de Gérard Bouchard (1999a), *op. cit.*, p. 146. Voir aussi : Fluvio Caccia (1997), *La République Métis*, Montréal, Balzac-Le Griot éditeur, 160 p.

symboliser des croisements incessants et variés entre divers imaginaires sociolinguistiques, surtout ceux de l'« Anglophonie » et de la Francophonie nord-américaine.

L'intertextualité sous-tend les thèmes qui sont de la plus haute importance dans le corpus étudié, dont la (re)francisation, l'hybridité et la traduction. Pour conclure notre étude, il convient ici de réfléchir plus profondément à leur juxtaposition. Nous attirerons une attention particulière sur l'opposition entre l'hybridité et la (re)francisation, et nous tenterons de voir quelle vision du Québec et de l'Amérique francophone en général se présente dans l'imaginaire romanesque du corpus.

* * *

Dans le premier chapitre, nous avons remarqué que l'univers poulinien favorise l'imaginaire francophone. Nous dirons ici que ce dernier tient même le rôle d'« imaginaire tutélaire » chez Poulin; à sa façon, l'imaginaire francophone « prend en charge » celui qui est anglophone¹³. Dans cette optique, le thème de la traduction porte sur la « ré-énonciation¹⁴ » de l'imaginaire anglo-nord-américain (et nord-américain tout entier) sous l'éclairage de l'histoire de l'Amérique française. Bref, l'histoire, la culture, la littérature, voire l'imaginaire sociolinguistique tout entier, sont traduits, ré-énoncés « en français », en imaginaire franco-nord-américain. Le corpus primaire procède à la réinterprétation de l'espace nord-américain afin de défendre la langue française,

¹³ Rappelons que le terme « langue tutélaire » est emprunté à Simon Harel par Catherine Leclerc pour désigner une langue donnée « qui prend en charge les autres » dans la langue du texte (Catherine Leclerc (2010), *op. cit.*, p. 26). Nous modifions cette expression ici pour envisager un « imaginaire tutélaire » qui sert à orienter l'imaginaire romanesque.

¹⁴ Ce terme se trouve dans *Le trafic des langues* de Sherry Simon, mais il est emprunté à Barbara Folkart (1991), *Le conflit des énonciations. Traduction et discours rapporté*, Candiac, Balzac, p. 429; Sherry Simon (1994), *op. cit.*, p. 22.

l'imaginaire francophone et leur place en Amérique du Nord. Mais en le faisant, il ne vise pas à se désintéresser complètement du monde anglophone.

Lise Gauvin insiste que la sensibilité aux langues qui se manifeste chez les auteurs de la Francophonie¹⁵, et dont l'œuvre poulinienne fait elle aussi preuve, s'exprime par « la défense *et* l'illustration [...]»¹⁶ » En plus de la référence au mimétisme linguistique, dans le contexte de la présente étude, nous comprenons le terme « illustration » comme la représentation de la réalité sociolinguistique dans laquelle une langue donnée se trouve. Dans cet ordre d'idées, l'univers poulinien s'intéresse surtout à la préservation de la langue française et de l'imaginaire franco-nord-américain, étant en même temps témoin du proche rapport que le monde francophone entretient avec l'imaginaire anglophone en Amérique du Nord. Après tout, si nous acceptons l'affirmation d'Édouard Glissant qu'« [o]n ne peut plus *écrire* d'une manière monolingue¹⁷ », nous y ajouterons qu'on ne peut pas *défendre* une langue de « manière monolingue » non plus.

* * *

Notre corpus primaire étant une partie intégrante de la littérature québécoise et alors de l'imaginaire franco-québécois, certains phénomènes soulignés par Gérard Bouchard au sujet de la société québécoise nous amèneront à proposer nos dernières observations sur l'imaginaire romanesque du corpus primaire. « [...] [J]usqu'à récemment [...] les élites traditionnelles [...] ont [depuis longtemps]

¹⁵ Gauvin appelle ce phénomène la « surconscience linguistique », ce qui désigne les « représentations langagières » chez l'écrivain francophone hors France (Lise Gauvin (1997), *op cit.*, p. 6).

¹⁶ *Ibid.*, p. 9. C'est nous qui soulignons. Gauvin souligne que la surconscience linguistique des auteurs de la francophonie est un partage « entre la défense et l'illustration » et qu'au Québec, « [l]a défense [...] l'amène à contrer la menace de disparition [...] » (*Ibid.*)

¹⁷ Lise Gauvin (1992), *op. cit.*, p. 12-13. C'est nous qui soulignons.

projeté et perpétué une représentation [du Québec] [qui était] fondamentalement homogène, peu fidèle à la réalité.¹⁸ » Bouchard explique par la suite que ces « élites » québécoises appuient leur vision homogène de la culture québécoise sur « le paradigme de la survivance¹⁹ » qui domine toujours l’imaginaire québécois²⁰.

Pour ce qui est de l’imaginaire poulilien, même s’il s’inscrit lui aussi dans ledit « paradigme de survivance », il résiste pourtant à se nourrir de l’illusion d’homogénéité québécoise; il exprime par contre sa propre vision, non seulement à propos du Québec, mais au sujet de toute l’Amérique française, où les enjeux de préservation (de la francité) *et* d’enrichissement (apporté par diverses communautés socioculturelles) peuvent coexister dans l’imaginaire québécois et dans tout espace franco-nord-américain.

La rencontre des imaginaires anglophone et francophone dans l’imaginaire du corpus primaire occasionne ainsi leur réconciliation symbolique, même si ce dernier enjeu donne souvent lieu au conflit, dont le rapport conflictuel au centre de *L’anglais n’est pas une langue magique* et de *L’homme de la Saskatchewan*.

D’ailleurs, il y a effectivement une double tentative de réconciliation qui se manifeste dans le corpus primaire. En plus du rapprochement symbolique entre les mondes anglo- et franco-nord-américain, l’imaginaire poulilien en entraîne d’autres qui s’établissent entre la communauté franco-québécoise et des collectivités franco-nord-

¹⁸ Gérard Bouchard (1999a), *op. cit.*, p. 65. « En conséquence, poursuit-il, la majorité des Québécois commencent à peine à prendre conscience des éléments anciens et récents de leur diversité. » (*Ibid.*) Voir aussi : Gérard Bouchard (1990), « Représentations de la population et de la société québécoises. L’apprentissage de la diversité », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 19, n° 1 (printemps), p. 7-28.

¹⁹ Gérard Bouchard (1999a), *op. cit.*, p. 65. Pour sa part, Sherry Simon appelle ce phénomène « la nécessaire défense de la différence. » (Sherry Simon (1994), *op. cit.* p. 12) Parlant de la mondialisation en général, elle remarque la « tendance vers l’aplanissement des différences culturelles [qui] se confronte à la nécessaire défense de la différence. » (*Ibid.*)

²⁰ En raison de la position minoritaire dans laquelle la communauté québécoise se trouve en Amérique du Nord. Rappelons que nous avons constaté ce phénomène dans le premier chapitre en survolant les notions de l’américanité et de l’« intranquillité ».

américaines, dont le Canadien français et le Franco-Nord-Américain en général, ainsi que, plus spécifiquement, l'Irlando-Québécois francophone, et l'Amérindien (le Métis et le Montagnais) francophone. Même l'aboutissement de la progression de la refrancisation – comme il est exprimé par Francis dans le dernier roman du corpus – attire l'attention sur la pluralité des communautés franco-nord-américaines et sur la « dynamique du métissage » qui les caractérise²¹ :

[L]es Français et leurs descendants, souvent des sang-mêlé, avaient découvert et sillonné la plus grande partie de l'Amérique du Nord avec l'aide des Indiens [...]. [L]es descendants des Français, presque aussi métissés que le gardien Isidore, étaient maintenant regroupés, pour la plupart, dans un recoin de l'Amérique. Un îlot francophone dans un océan d'anglophones. (HS, p. 110)

Cette citation souligne que l'imaginaire poulilien cherche à réintégrer le Francophone hors Québec dans le discours sur la place du français en Amérique du Nord (la plupart des collectivités franco-nord-américaines à l'extérieur du Québec étant souvent reléguée dans l'ombre en ce qui concerne ce discours). D'ailleurs, le Québec joue réellement *et* symboliquement un rôle fondamental dans ce rapprochement intercommunautaire.

En somme, notre corpus s'efforce de faire rappeler la diversité historique et actuelle des Québécois et des Francophones nord-américains tout en célébrant l'histoire et l'identité de ceux-ci. Ainsi, la nécessité de défendre la langue française et l'imaginaire francophone en Amérique du Nord vient plus du fait que la Francophonie nord-américaine est une minorité entourée par la majorité anglophone que du sentiment d'homogénéité socioculturelle en ce qui concerne le Québec, spécifiquement, et l'Amérique française, en général.

²¹ Dans l'imaginaire poulilien, cet enjeu se révèle souvent à travers le métissage historique entre explorateurs francophones et Amérindiens. Par exemple, rappelons qu'à la fin de *L'anglais n'est pas une langue magique*, Francis parle de ses ancêtres ainsi : « À propos de tous ces gens-là [les grands explorateurs francophones], je voulais dire qu'un peu de leur sang, mélangé à du sang indien, coulait dans mes veines. » (ALM, p. 144)

* * *

L'enjeu du contact des imaginaires sociolinguistiques pourrait être étudié à partir de nombreuses autres délimitations possibles de l'imaginaire; pour terminer, il convient ici de se limiter pourtant aux études qui s'inscriraient nettement dans le prolongement de la nôtre, c'est-à-dire celles qui traiteraient elles aussi de notre problématique, la question de la rencontre entre les imaginaires anglophone et francophone en Amérique du Nord. Abordant d'autres corpus littéraires comme objet d'étude, nous pourrions y poser des questions similaires à celles que nous avons examinées dans la présente étude.

Les enjeux et les conclusions élaborés dans la présente étude s'observent-ils également dans d'autres romans de Poulin? Dans son œuvre entière? D'ailleurs, abordant d'autres écrivains qui, comme Jacques Poulin, explorent la place du français et de la communauté francophone en Amérique du Nord, ou l'américanité de cette dernière, quelle vision de l'espace franco-nord-américain se déploie-t-elle chez ces divers écrivains? Leurs imaginaires romanesques sont-ils témoins eux aussi de la présence de l'anglais et du monde anglophone? Quelle est la nature des rapports qui s'y établissent symboliquement entre les mondes sociolinguistiques? Si plusieurs textes sont abordés, des études comparatives pourraient être également effectuées qui exploreraient les différentes manières dont ils traitent de notre problématique. En outre, il serait tout à fait possible de comparer des œuvres québécoises ou franco-canadiennes qui partagent une partie quelconque de leur espace imaginaire avec l'imaginaire collectif anglophone à celles qui résistent à le faire.

Finalement, la hiérarchisation des langues pourrait être inversée pour aborder la langue anglaise et l'imaginaire anglophone comme étant « tutélaires », dans les œuvres

de l'écrivain anglo-québécois par exemple, surtout celles qui réservent une place à la langue française et au monde francophone dans leur imaginaire romanesque. Comment les deux imaginaires sociolinguistiques qui nous concernent se présentent-ils dans l'imaginaire romanesque des écrivains anglo-québécois? La communauté anglophone étant une minorité au sein du Québec, mais une majorité au Canada et en Amérique du Nord (l'inverse exact de la réalité propre à la communauté francophone), comment l'imaginaire romanesque des écrivains anglo-québécois se différencie-t-il de l'imaginaire romanesque des écrivains franco-québécois?

Certes, d'autres études du croisement des imaginaires sociolinguistiques nous permettront de mieux comprendre notre imaginaire (nord-)américain – notre « Histoire » et nos histoires, nos mythes, nos grands symboles et archétypes, nos similarités ainsi que nos différences; bref, tout ce qui fait de nous tous des Nord-Américains, voire des « Américains » tout simplement, et qui enrichira notre identité commune.

BIBLIOGRAPHIE

L'œuvre de Jacques Poulin

Corpus primaire

POULIN, Jacques (2006), *La traduction est une histoire d'amour*, Montréal, Leméac, 144 p.

_____ (2009), *L'anglais n'est pas une langue magique*, Montréal, Leméac, 160 p.

_____ (2011), *L'homme de la Saskatchewan*, Montréal, Leméac, 128 p.

Corpus secondaire

_____ (1998 [1984]), *Volkswagen Blues*, Montréal, Leméac, coll. « Babel », 330 p.

Autres romans de Poulin

_____ (1967), *Mon cheval pour un royaume*, Montréal, Éditions du Jour, 130 p.

_____ (1969), *Jimmy*, Montréal, Éditions du Jour, 158 p.

_____ (1970), *Le cœur de la baleine bleue*, Montréal, Éditions du Jour, 200 p.

_____ (1974), *Faites de beaux rêves*, Montréal, L'Actuelle, 163 p.

_____ (1995 [1978]), *Les grandes marées*, Montréal, Leméac, coll. « Babel », 224 p.

_____ (1995 [1988]), *Le vieux Chagrin*, Montréal, Leméac, coll. « Babel », 188 p.

_____ (1996 [1993]), *La tournée d'automne*, Montréal, Leméac, coll. « Babel », 191 p.

_____ (2000 [1998]), *Chat sauvage*, Montréal, Leméac, coll. « Babel », 225 p.

_____ (2002), *Les yeux bleus de Mistassini*, Montréal, Leméac, coll. « Babel », 200 p.

Études critiques et théoriques

Livres

- BAKHTINE, Mikhaïl (1987), *Esthétique et théorie du roman*, traduit du russe par Daria Olivier, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 488 p.
- BALIBAR, Renée (1993), *Le colinguisme*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 128 p.
- BOUCHARD, Gérard (1999a), *La nation québécoise au futur et au passé*, Montréal, VLB, coll. « Balises », 160 p.
- _____ (1999b), *L'histoire comparée des collectivités neuves. Une autre perspective pour les études québécoises*, Montréal, Université McGill, 62 p.
- _____ (2000), *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde. Essai d'histoire comparée*, Montréal, Boréal, 504 p.
- CACCIA, Fluvio (1997), *La République Métis*, Montréal, Balzac-Le Griot, 156 p.
- CHAPMAN, Rosemary (2009), *Between Languages and Cultures. Colonial and Postcolonial Readings of Gabrielle Roy*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 308 p.
- CHELEBOURG, Christian (2000), *L'imaginaire littéraire. Des archétypes à la poétique du sujet*, Paris, Nathan, 192 p.
- CRYSTAL, David (1997), *English as a Global Language*, New York, Cambridge University Press, 150 p.
- DE ROUGEMONT, Denis (1962), *L'amour et l'Occident*, Paris, 10/18, 314 p.
- DURAND, Gilbert (1984), *L'imagination symbolique*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 132 p.
- _____ (1992), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 536 p.
- FALARDEAU, Jean-Charles (1974), *Imaginaire social et littérature*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Reconnaissances », 152 p.
- FOLKART, Barbara (1991), *Le conflit des énonciations. Traduction et discours rapporté*, Candiac, Balzac, 481 p.
- GAUVIN, Lise (2000), *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 254 p.

- GLISSANT, Édouard (1981), *Le discours antillais*, Paris, Seuil, 503 p.
- _____ (1990), *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 241 p.
- _____ (1996), *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 144 p.
- GRUTMAN, Rainier (1997), *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*, Saint-Laurent, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 222 p.
- HAREL, Simon (1989), *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Longueuil, Préambule, coll. « L'univers du discours », 309 p.
- JUNG, Carl-Gustav (1995), *L'âme et la Vie. Textes essentiels réunis et présentés par Jolande Jacobi*, traduit de l'allemand par Roland Cahen et Yves Le Lay, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Références », 416 p.
- KELLMAN, Steven G. (2000), *The Translingual Imagination*, Lincoln, University of Nebraska Press, 138 p.
- KRISTEVA, Julia (1969), *Sémiotikè. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 381 p.
- LAMONTAGNE, André (2004), *Le roman québécois contemporain : les voix sous les mots*, Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 281 p.
- LECLERC, Catherine (2010), *Des langues en partage? Cohabitation du français et de l'anglais en littérature contemporaine*, Montréal, XYZ, coll. « Théorie et littérature », 414 p.
- MIRAGLIA, Anne Marie (1993), *L'écriture de l'Autre chez Jacques Poulin*, Candiac, Balzac, coll. « L'univers des discours », 243 p.
- MORENCY, Jean (1994), *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique : de Washington Irving à Jacques Poulin*, Québec, Nuit blanche, coll. « Terre américaine », 264 p.
- PARÉ, François (2007), *Le fantasme d'Escanaba*, Québec, Nota Bene, 183 p.
- RIOUX, Marcel (1974), *Les Québécois*, Paris, Seuil, coll. « Le temps qui court », 188 p.
- SERRUYS, Nicholas (2004), *Utopies américaines au Québec et au Brésil*, Québec, Les presses de l'Université Laval, coll. « Americana », 142 p.
- SIMON, Sherry (1989), *L'inscription sociale de la traduction au Québec*, Montréal, Office de la langue française, 160 p.

- SIMON, Sherry (1994), *Le trafic des langues. Traduction et culture dans la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 228 p.
- _____ (1999), *Hybridité culturelle*, Montréal, L'île de la tortue, coll. « Les Élémentaires : une encyclopédie vivante », 63 p.
- SING, Pamela V. (1995), *Villages imaginaires : Édouard Montpetit, Jacques Ferron et Jacques Poulin*, Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 272 p.
- THÉORET, France (1987), *Entre raison et déraison*, Montréal, Herbes rouges, 163 p.
- THÉRIAULT, Joseph-Yvon (2002), *Critique de l'américanité. Mémoire et démocratie au Québec*, Montréal, Québec Amérique, 373 p.
- WUNENBURGER, Jean-Jacques (2001), *L'imaginaire du politique*, Paris, Ellipses, 119 p.
- _____ (2002 [1995]), *La vie des images*, 2^e éd., Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. « La Bibliothèque de l'Imaginaire », 275 p.
- _____ (2013 [2003]), *L'imaginaire*, 2^e éd., Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 126 p.

Ouvrages collectifs

- ANDRÈS, Bernard et Gérard BOUCHARD (dir.) (2007), *Mythes et sociétés des Amériques*, Montréal, Québec Amérique, 432 p.
- BEAUDET, Marie-Andrée (dir.) (1999), *Échanges culturels entre les Deux solitudes*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 220 p.
- BIRON, Michel, François DUMONT et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE (2010), *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 684 p.
- BHATIA, Tej K. et William C. RITCHIE (dir.) (2004), *The Handbook of Bilingualism*, Malden, Blackwell Publishing, 884 p.
- BOUCHARD, Gérard (dir.) (1993), *La construction d'une culture : le Québec et l'Amérique française*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 445 p.
- BOUCHARD, Gérard, François ROCHER et Guy ROCHER (1991), *Les Francophones québécois*, Montréal, Conseil scolaire de l'île de Montréal, 88 p.

- BOUCHARD, Gérard et Yvan LAMONDE (dir.) (1995), *Québécois et Américains. La culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Fides, 418 p.
- CÔTÉ, Jean-François, Donald CUCCIOLETTA et Frédéric LESEMAN (dir.) (2001), *Le grand récit des Amériques. Polyphonie des identités culturelles dans le contexte de la continentalisation*, Québec, Presses de l'Université Laval, 192 p.
- CUCCIOLETTA, Donald (dir.) (2001), *L'américanité et les Amériques*, Québec, Presses de l'Université Laval, 246 p.
- L'HÉRAULT, Pierre, Alexis NOUSS, Robert SCHWARTSWALD et Sherry SIMON (1991), *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, coll. « Études et documents », 192 p.
- MADOU, Jean-Pol, Sylvain SANTI et Laurent VAN EYNDE (dir.) (2007), *Mythe et création 2 : l'œuvre, l'imaginaire, la société*, Chambéry, Université de Savoie, coll. « Écriture et représentation », 239 p.
- SIMONIN, Jacky et Sylvie WHARTON (dir.) (2013), *Sociolinguistique du contact. Dictionnaire des termes et concepts*, Lyon, ENS, coll. « Langage », 432 p.
- TRÉPANIÉ, Michel et Claude VAILLANCOURT (dir.) (2000), *Le roman québécois*, Laval, Études vivantes, coll. « Langue et littérature au collégial », 82 p.

Chapitre d'un ouvrage collectif

- LÜSEBRINK, Hans-Jürgen (2011), « Éloge du français et apologie de la lecture : *L'anglais n'est pas une langue magique* de Jacques Poulin », dans Gilles Dupuis et Klaus-Dieter Ertler (dir.), *À la carte : le roman québécois (2005-2010)*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, p. 335-348.

Articles

- BOIVIN, Aurélien (1995), « *Volkswagen Blues* ou la recherche d'identité », *Québec français*, n° 97, p. 90-93.
- BOUCHARD, Gérard (1990), « Représentations de la population et de la société québécoises. L'apprentissage de la diversité », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 19, n° 1 (printemps), p. 7-28.
- BOURQUE, Paul-André (1975), « L'américanité du roman québécois », *Études françaises*, vol. 8, n° 1, p. 9-19.

- BOVET, Jeanne (2007), « Du plurilinguisme comme fiction identitaire. À la rencontre de l'intime », *Études françaises*, vol. 43, n° 1, p. 43-62.
- CHASSAY, Jean-François (1991), « Reflet des États-Unis dans le roman québécois. Une version de l'Amérique », *Urgences*, n° 34, décembre, p. 7-19.
- COUTURE, Claude (1996), « Discours sur la modernisation sociale au Canada français. Effets pervers et transmission de la culture anglo-américaine », *Études canadiennes : revue interdisciplinaires des études canadiennes en France*, n° 41, p. 129-144.
- _____ (1994), « Topographies américaines », *Vois et Images*, vol. 19, n° 2, p. 416-420.
- DJWA, Sandra (1999/2000), « “Nothing By Halves”: F.R. Scott », *Revue d'études canadiennes*, vol. 34, n° 4 (hiver), p. 52-70.
- GAUVIN, Lise (1993), « Une surconscience opérante. Les stratégies textuelles des années 80 », *Discours social*, vol. 5, n°s 3-4 (été-automne), p. 139-157.
- _____ (2001), « L'imaginaire des langues : du carnivalesque au baroque (Tremblay, Kourouma) », *Littérature*, n° 121, mars, p. 101-115.
- _____ (2007), « Le palimpseste poulinien : réécritures, emprunts, autotextualités », *Romanica silesiana*, n° 2, p. 190-203.
- GOULD, Karen (1993), « Copies conformes : la réécriture québécoise d'un polar américain », *Études françaises*, vol. 29, n° 1, p. 25-35.
- GRUTMAN, Rainier (1990), « Le bilinguisme littéraire comme relation intersystémique », *Revue canadienne de littérature comparée*, vol. 17, n°s 3-4, septembre-décembre, p. 198-212.
- HENZI, Sarah et Lianne MOYES (2006), « Les “prétendues ‘Deux solitudes’” : à la recherche de l'étrangeté », *Spirale*, n° 210, p. 16-18.
- HYMAN, Roger (1999), « Writing Against Knowing, Writing Against Certainty; Or What's Really Under the Veranda in Jacques Poulin's *Volkswagen Blues* », *Revue d'études canadiennes*, vol. 34, n° 3, p. 106-133.
- JENNY, Laurent (1976), « La stratégie de la forme », *Poétique*, n° 27, p. 257-281.
- LAMONTAGNE, André (2002), « L'autre Poulin », *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 15, n° 1, p. 45-63.

- LAPOINTE, Jean-Pierre (1989), « Sur la piste américaine. Le statut des références littéraires dans l'œuvre de Jacques Poulin », *Voix et Images*, vol. 15, n° 1, p. 15-27.
- LAROCHE, Maximilien (1991), « Américanité et Amérique », *Urgences*, n° 34, p. 88-99.
- LEMELIN, Jean-Marc (1993), « Quatre pistes de lecture de *Volkswagen Blues* », *Moebius : Écritures/Littérature*, n° 57, p. 101-116.
- L'HÉRAULT, Pierre (1989), « *Volkswagen Blues* : traverser les identités », *Voix et Images*, vol. 15, n° 1, p. 28-42.
- LANE-MERCIER, Gillian (2007/2008), « Dislocations affectives de la littérature anglo-québécoise », *Québec Studies*, vol. 44 (hiver-printemps), p. 21-40.
- LISBOA DE MELLO, Ana Maria (2007), « Rencontres des imaginaires littéraires brésilien et canadien. Errances et quêtes identitaires chez Jacques Poulin et Milton Hatoum », *Interfaces Brasil/Canadá*, n° 7, p. 33-46.
- LOUDER, Dean (2009), « Carnet d'un vagabond instruit en quête de la Franco-Amérique », *Québec français*, n° 154, p. 29-33.
- MAILHOT, Laurent (1989), « *Volkswagen Blues*, de Jacques Poulin, et autres "histoires américaines" du Québec », *Œuvres et Critiques*, vol. 14, n° 1, p. 19-28.
- MELANÇON, Benoît (1990), « La littérature québécoise et l'Amérique : prolégomènes et bibliographie », *Études françaises*, vol. 26, n° 2, p. 65-108.
- MELEHY, Hassan (2012), « Literatures of exile and return : Jack Kerouac and Quebec », *American literature*, vol. 84, n° 3, septembre, p. 589-615.
- MIRAGLIA, Anne Marie (1989), « Lecture, Écriture et Intertextualité dans *Volkswagen Blues* », *Voix et Images*, vol. 15, n° 1, p. 51-57.
- _____ (1991), « L'Amérique et l'américanité chez Jacques Poulin », *Urgences*, n° 34, p. 34-45.
- MORENCY, Jean (1991), « Jacques Poulin et Lise Tremblay : Québec, l'Amérique, la douceur... », *Nuit blanche, le magazine du livre*, n° 45, p. 44-45.
- _____ (2004), « L'américanité et l'américanisation du roman québécois. Réflexions conceptuelles et perspectives littéraires », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 7, n° 2, p. 31-58.
- _____ (2007a), « Images de l'Amérindien dans le roman québécois depuis 1945 », *Tangence*, n° 85, p. 83-98.

- MORENCY, Jean (2007b), « La figure de Gabrielle Roy chez Jacques Poulin et Michel Tremblay », *Canadian Literature*, n° 192 (printemps), p. 97-109.
- _____ (2008), « Dérives spatiales et mouvances langagières. Les romans contemporains et l'Amérique canadienne-française », *Francophonies d'Amérique*, n° 26, p. 27-39.
- MOYES, Lianne (2007/2008), « Conflict in Contiguity: An Update », *Québec Studies*, vol. 44 (hiver-printemps), p. 1-20.
- PEDRI, Nancy (2008), « Cartographic Explorations of Self in Michael Ondaatje's *Running in the Family* and Jacques Poulin's *Volkswagen Blues* », *Revue internationale d'études canadiennes*, n° 38, p. 41-60.
- RIENDEAU, Pascal (2009), « De la nostalgie d'un monde possible à la possible fin du monde », *Voix et Images*, vol. 35, n° 1, p. 120-125.
- _____ (2012), « Quelle Amérique? », *Voix et Images*, vol. 38, n° 1, p. 129-134.
- SASSINE, Antoine (1996), « Symboles de la dualité identitaire canadienne », *Études canadiennes : revue interdisciplinaires des études canadiennes en France*, n° 41, p. 145-155.
- SPEAR, Thomas C. (2001), « La plume bifide, le cœur québécois. L'usage de l'anglais chez les écrivains québécois francophones », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 1, p. 71-91.
- STAN, Cristina (2009), « Traduction : définition du concept et présentation des théories de la traduction », *DOCT-US*, vol. 1, n° 2, [n.p.].
- TESSIER, Jules (1996), « Quand la déterritorialisation déschizophrénise ou De l'inclusion de l'anglais dans la littérature d'expression français hors Québec », *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 9, n° 1, p. 177-209.
- VOICULESCU, Liliana (2008), « La sonstruction de l'identité sociale objective dans *La tournée d'automne* de Jacques Poulin », *Studii si cercetari filologice : seria limbi romanice*, n° 3, p. 67-74.
- WEISS, Jonathan M. (1985), « Une lecture américaine de *Volkswagen Blues* », *Études françaises*, vol. 21, n° 3, p. 89-96.

Entretiens

- GAUVIN, Lise (1992), « L'imaginaire des langues : entretien avec Édouard Glissant », *Études françaises*, vol. 28, n° 2-3, p. 11-22.

GAUVIN, Lise (1997), *L'écrivain francophone à la croisée des langues : entretiens*, Paris, Karthala, 184 p.

LAPORTE, Jean-Pierre et Yves THOMAS (1989), « Entretien avec Jacques Poulin », *Voix et Images*, vol. 15, n° 1, p. 8-14.

OUELLET, François (1991), « Jacques Poulin », *Nuit blanche, le magazine du livre*, n° 45, p. 40-43.

ROY, Michelle et François VASSEUR (1984), « Voyage à travers l'Amérique : entrevue avec Jacques Poulin », *Nuit blanche, le magazine du livre*, n° 14, p. 50-52.

Mémoires de maîtrise et thèses de doctorat

BERNOVSKY, Victor (2012), « La présence intertextuelle d'Ernest Hemingway dans trois romans de Jacques Poulin », mémoire de maîtrise, Vancouver, Université de la Colombie-Britannique, 129 p.

CÔTÉ, Sandra (2007), « Des revendications “chaudes” au nationalisme “ordinaire”. Les transformations du nationalisme linguistique québécois depuis les années 1970 », mémoire de maîtrise, Ottawa, Université d'Ottawa, 128 p.

GALLAGHER, Anne Bussièrès (2010), « Le traducteur fictif, personnage de la littérature québécoise », mémoire de maîtrise, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 115 p.

KAREEN, Martel (2006), « L'intratextualité dans *Les yeux bleus de Mistassini* de Jacques Poulin », mémoire de maîtrise, Ottawa, Université d'Ottawa, 100 p.

MICHAUD, Marie-Andrée (2002), « Littérature, Langue et Société. La quête identitaire des Québécois depuis 1980 », mémoire de maîtrise, Ottawa, Université d'Ottawa, 212 p.

NOLETTE, Nicole (2008), « Traduire la dualité linguistique de l'Ouest canadien pour la scène anglophone », mémoire de maîtrise, Edmonton, University of Alberta, 97 p.

TARDIF, Véronic (2005), « Le hockey dans l'imaginaire romanesque de Roch Carrier et de Jacques Poulin », mémoire de maîtrise, Ottawa, Université d'Ottawa, 114 p.

THIBEAULT, Jimmy (2008), « Des identités mouvantes : se définir dans le contexte de la transculturalité. Étude sur la représentation du processus d'identification dans le discours narratif canadien-français contemporain », thèse de doctorat, Ottawa, Université d'Ottawa, 327 p.

- TROTTIER, Lisette (2009), « Le cheminement d'une francophone en situation minoritaire », mémoire de maîtrise, Edmonton, University of Alberta, 80 p.
- VACHON, Karine (2009), « La transfictionnalité dans l'œuvre de Jacques Poulin », mémoire de maîtrise, Chicoutimi, Université du Québec à Chicoutimi, 105 p.
- VAILLANCOURT, Danica (2007), « Problème d'expression : l'alternance codique et ses retombées sur l'identité individuelle et collective. Étude d'un corpus littéraire franco-ontarien et acadien », mémoire de maîtrise, Waterloo, University of Waterloo, 102 p.
- VINCENT, Mélissa (2008), « Le sens du patrimoine culturel, immatériel dans la formation de l'identité propre aux Québécois d'origine canadienne française », mémoire de maîtrise, Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 135 p.

Sources Internet

- [Anonyme], « Enclos paroissial Saint-Matthew », dans Gouvernement du Québec, Ministère de la culture et des communications, *Répertoire du patrimoine culturel du Québec*, [En ligne], <http://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=92548&type=bien#.UYfprkCRWNk> (page consultée le 11 avril 2012).
- LECLERC, Catherine, « “With the Energy that Follows une nuit blanche”, ou du français dans la littérature anglo-québécoise », *Orées* [En ligne], n° 2, vol. 1 | automne 2001-hiver 2002, consultée le 2 mai 2013. URL : <http://orees.concordia.ca/numero2/essai/catherineLeclerc.html>
- MORISSET, Lucie et Luc NOPPEN (2006), « Église St. Matthew », dans *Églises du Québec*, [En ligne], <http://eglisesdequebec.org/ToutesLesEglises/StMatthew/StMatthew.html> (page consultée le 11 avril 2012).
- RASQUAIN, Catherine, « Sur ces routes où tout est à conquérir – à propos de *Volkswagen Blues*, de Jacques Poulin », *Projections* [En ligne], n° 4 | juin 2012, mise en ligne le 18 juin 2012, consulté le 30 septembre 2012. URL : <http://revueprojections.wordpress.com/2012/06/18/sur-ces-routes-ou-tout-est-a-conquerir-a-propos-de-volkswagen-blues-de-jacques-poulin>
- RICHARDSON, Keith, « Frank Scott », dans *L'encyclopédie canadienne*, [En ligne], <http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/frank-scott> (page consultée le 25 février 2013).

ANNEXE

Références intertextuelles du corpus primaire*

La traduction est une histoire d'amour

BORGES, Jorge Luis (1992), *Enquêtes*, traduit de l'espagnol par Paul Bénichou et Sylvia Bénichou, suivi de George Charbonnier, *Entretiens avec Jorge Luis Borges*, Paris, Gallimard, 345 p.

COOPER, Stephen (2001), *Plein de vie : une biographie de John Fante*, traduit de l'anglais par Jean Rosenthal, Paris, Bourgois, 512 p.

DOMPIERRE, Rose Masson et Marianna O'GALLAGHER (1995), *Les témoins parlent, Grosse Île 1847*, Sainte-Foy, Livres Carraig Books, 437 p.

DURASTANTI, Sylvie (2002), *Éloge de la trahison : notes du traducteur*, Paris, Le Passage, 163 p.

EBERHARDT, Isabelle (1987), *Lettres et journaliers : sept années dans la vie d'une femme*, sous la direction d'Eglal Errera, Arles, Actes Sud, 285 p.[†]

HÉBERT, Anne et Frank SCOTT (2000), *Dialogue sur la traduction : à propos du Tombeau des rois*, Saint-Laurent, Bibliothèque québécoise, 107 p.

HEIDEGGER, Martin (1964), *Lettre sur l'humanisme*, traduit de l'allemand par Roger Munier, Paris, Aubier, 188 p.

HEMINGWAY, Ernest (1999) *Nouvelles complètes*, traduit de l'anglais par Michel Arnaud, *et. al.*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1227 p.

IRVING, John (1999), *Une veuve de papier*, traduit de l'anglais par Josée Kamoun, Paris, Seuil, 581 p.

* Cette liste comprend uniquement les textes auxquels le corpus primaire fait référence, c'est-à-dire les œuvres/ouvrages, les essais/articles et les lettres/journaux qui concernent l'histoire, la littérature ou la traduction. Ainsi, nous ne donnerons pas les nombreuses références ni aux chanteurs/chanteuses et leurs chansons, ni aux réalisateurs et leurs films, ni aux artistes et leurs œuvres d'art. D'ailleurs, lorsque l'édition des intertextes n'est pas indiquée dans le roman, celle qui est la plus récente sera présentée ici, et l'édition québécoise/nord-américaine sera privilégiée s'il y en a une. Finalement, nous avons surtout recours ici à l'index bibliographique de *Bibliothèque et Archives nationales du Québec*; autant que possible, la référence bibliographique donnée par cette institution culturelle sera employée ici.

[†] Au fond de *La traduction est une histoire d'amour*, il y a une référence bibliographique à la version anglaise suivante : Eberhardt, Isabelle (1987), *The Passionate Nomad. The Diary of Isabelle Eberhardt*, traduit du français par Nina de Voogd, Boston, Beacon Press, 116 p. Cependant, dans le texte de *La traduction*, les citations tirées de cet intertexte paraissent en français. Ainsi, la référence à une version française est fournie ici.

KAFKA, Franz (2000), *Lettres à Milena*, traduit de l'allemand par Alexandre Vialatte, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 350 p.

MINGARELLI, Hubert (2004), *La beauté des loutres*, Paris, Seuil, 172 p.

ORSENNA, Érik (2010), *La grammaire est une chanson douce*, Paris, Stock, 135 p.

RILKE, Rainer Maria (2005), *Lettres à Lou Andréas-Salomé*, traduit de l'allemand par Dominique Laure Miermont, Paris, Mille et une nuits, 126 p.

ROY, Gabrielle (1993), *Cet été qui chantait*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 169 p.

TCHEKHOV, Anton (1991), *Correspondance avec Olga, 1899-1904*, traduit du russe par Monica Constandache, Paris, Albin Michel, coll. « Les grandes traductions », 152 p.

L'anglais n'est pas une langue magique

CARVER, Raymond (2013), *Parlez-moi d'amour*, traduit de l'anglais par Gabrielle Rolin, Paris, Points, 183 p.

CÔTÉ, Augustin (dir.) (1858), *Relations des Jésuites*, Québec, A. Côté, 805 p.

DE CHAMPLAIN, Samuel (2009), *Premiers récits de voyages en Nouvelle-France, 1603-1619*, Québec, Presses de l'Université Laval, 385 p.

_____ (2010), *Derniers récits de voyages en Nouvelle-France et autres écrits, 1620-1632*, Québec, Presses de l'Université Laval, 281 p.

DE LARIGAUDIE, Guy (1989), *Le tigre et sa panthère*, suivi de *La frégate aventurière*, illus. de Pierre Joubert, Paris, Signe de piste, 174 p.

DUCHARME, Réjean (1982), *L'avalée des avalés*, Paris, Gallimard, 378 p.

HEMINGWAY, Ernest (1992), « Discours de réception du prix Nobel », prononcé au nom d'Ernest Hemingway par John C. Cabot, dans *Défense du titre : entretiens réunis et présentés par Matthew J. Bruccoli*, traduit de l'anglais par Iawa Tate, Paris, Belfond, p. 271-272.

GODBOUT, Jacques (1995), *Salut Galarneau!*, Paris, Seuil, 158 p.

GRANDBOIS, Alain (1994), « Que la nuit soit parfaite... », dans *Les îles de la nuit*, Montréal, Typo, 88 p.

- LEWIS, Meriwether et William CLARK (2000), « Volume 1. La Piste de l'Ouest », dans Michel Le Bris (dir.), *Far West : journal de la première traversée du continent nord-américain, 1804-1806*, traduit de l'anglais par Jean Lambert, Paris, Phébus, coll. « Libretto », 399 p.
- LONDON, Jack (2011), *L'appel de la forêt*, traduit de l'anglais par Frédéric Klein, illus. d'Olivier Balez, Paris, Gallimard jeunesse, coll. « Folio junior », 181 p.
- MANGUEL, Alberto (2000), *Une histoire de la lecture*, traduit de l'anglais par Christine Le Bœuf, Montréal, Leméac, coll. « Babel », 427 p.
- MORENCY, Pierre (1992), *Lumière des oiseaux. Histoires naturelles du Nouveau Monde*, illus. de Pierre Lussier, Montréal, Boréal, 331 p.
- ROY, Gabrielle (1993), *La route d'Altamont*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 163 p.
- STEINBECK, John (2004), *Le poney rouge*, traduit de l'anglais par Marcel Duhamel et Max Morise, illus. de Bernard Héron, Paris, Gallimard jeunesse, coll. « Folio junior », 156 p.
- TROGDON, Robert W. (dir.) (2002), *Ernest Hemingway: A Literary Reference*, New York, Carroll & Graf, 377 p.
- VAUGEOIS, Denis (2002), *America, 1803-1853 : l'expédition de Lewis et Clark et la naissance d'une nouvelle puissance*, Sillery, Septentrion, 263 p.
- VIAN, Boris (2010), *L'écume des jours*, Anjou, CEC, coll. « Grands textes », 304 p.
- L'Homme de la Saskatchewan***
- COMBET, Denis et Ismène TOUSSAINT (dir.) (2009), *Gabriel Dumont : souvenirs de résistance d'un immortel de l'Ouest*, Québec, Cornac, 405 p.
- DJIAN, Philippe (2008), *Mise en bouche*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 79 p.
- FRANZWA, Gregory M. (1988), *The Oregon Trail Revisited*, St. Louis, Patrice Press, 417 p.
- GRANDBOIS, Alain (1987), *Lettres à Lucienne et deux poèmes inédits avec avant-propos, introduction et notes de Lucienne*, Montréal, Hexagone, 202 p.
- HÉBERT, Anne (2006), *Kamouraska*, Paris, Points, 245 p.

- HEMINGWAY, Ernest (1992), *Défense du titre : entretiens réunis et présentés par Matthew J. Bruccoli*, traduit de l'anglais par Iawa Tate, Paris, Belfond, 276 p.
- _____ (1999), « Le champion », dans *Nouvelles complètes*, traduit de l'anglais par Ott de Weymer, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », p. 198-206.
- _____ (1999), « Veillée d'armes », dans *Nouvelles complètes*, traduit de l'anglais par Georges Magnane, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », p. 839-868.
- _____ (2003), *Pour qui sonne le glas*, traduit de l'anglais par Denise Van Moppes, Paris, Le Livre de Poche, 510 p.
- MINGARELLI, Hubert (2005), *Le voyage d'Eladio*, Paris, Seuil, 178 p.
- MONTBARBUT DU PLESSIS, Jean-Marie (2004), *Histoire de l'Amérique française*, Montréal, Typo, 392 p.
- PERSE, Saint-John (1957), *Amers*, Paris, Gallimard, 187 p.
- WOODCOCK, George (1986), *Gabriel Dumont : le chef des Métis et sa partie perdue*, traduit de l'anglais par Pierre Desruisseaux et François Lanctôt, Montréal, VLB, 357 p.